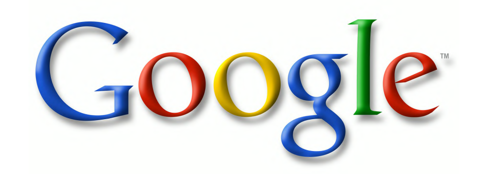


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

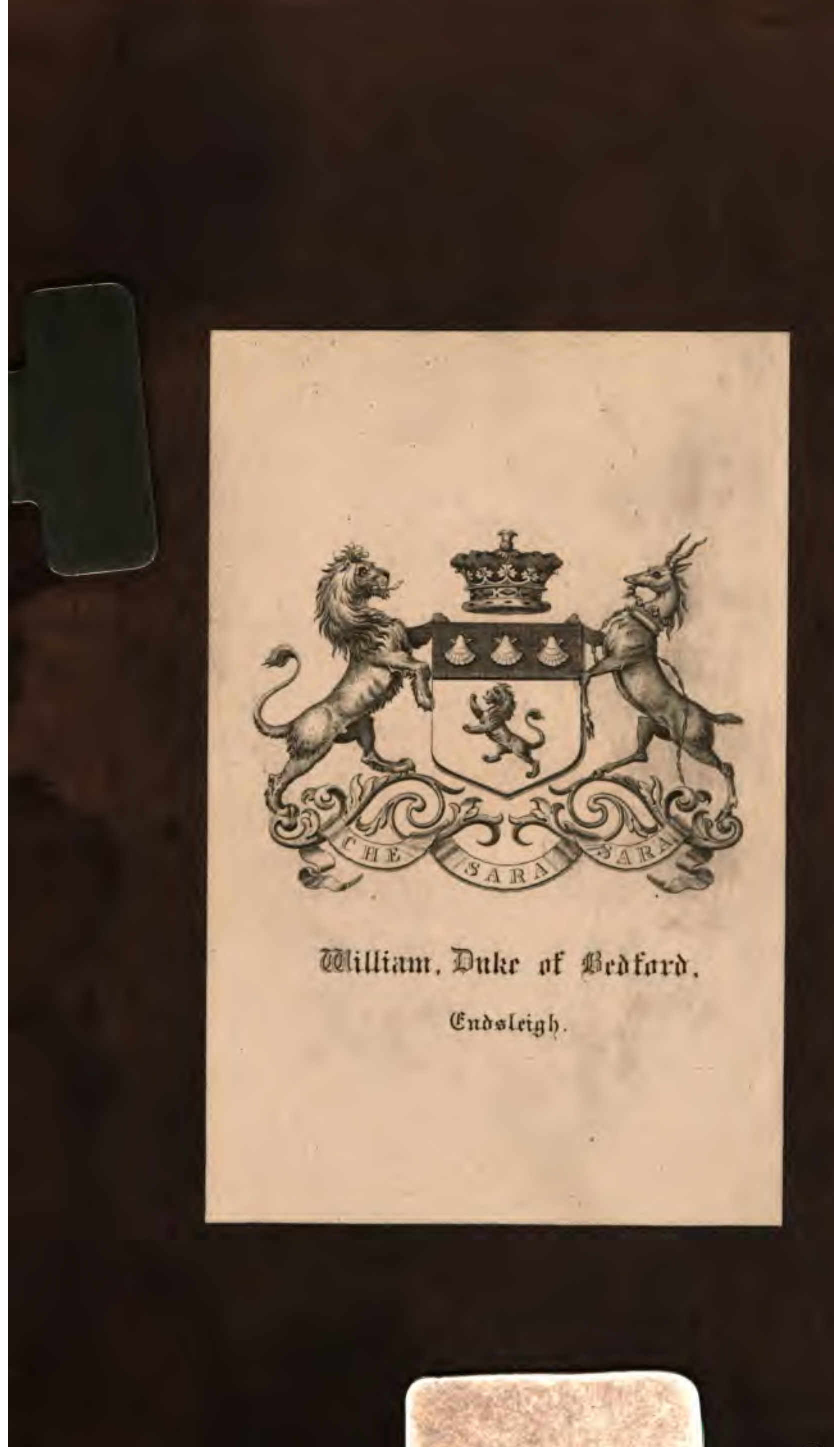


Digitized by Google



Zah. III B. 55

Digitized by Google

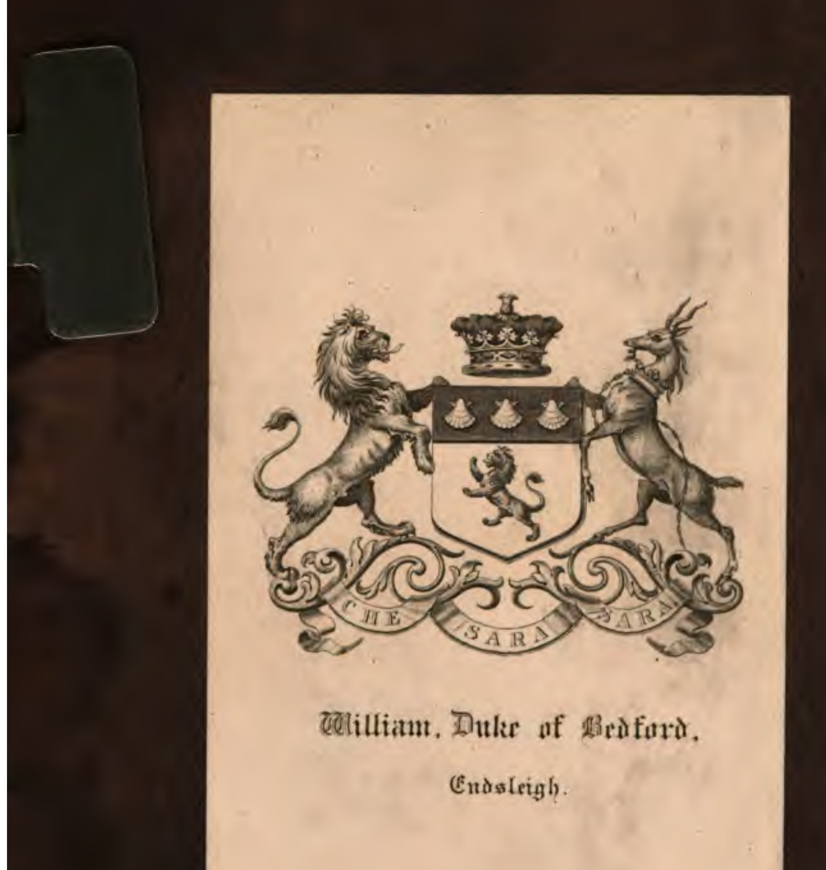


Digitized by Google



Zah. III B. 55

Digitized by Google



Digitized by Google



Zah. III. B. 55

Digitized by Google

OEUVRES

DE

D'ARNAUD,

CONTENANT FAYEL.

TOME DIXIÈME.

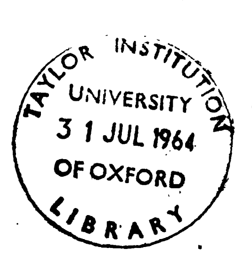
AVEC FIGURES.

A PARIS.

Chez LAPORTE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. XCV.

Digitized by Google



Digitized by Google

FAYEL,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google

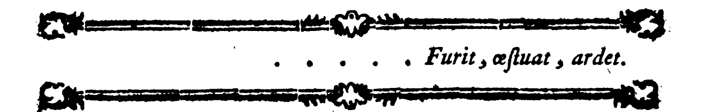
Digitized by Google

FAYEL,

TRAGÉDIE,

PAR M. D'ARNAUD.

NOUVELLE ÉDITION.



. . . . . *Furit, æstuat, ardet.*



A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google



PRÉFACE.

QUELQUES personnes, peut-être encore moins convaincues que moi-même de l'insuffisance de mes talens, auront pu me condamner à traîner mes pas dans l'intérieur borné des cloîtres, dans l'uniforme obscurité des tombeaux : emporté par l'attrait de la nouveauté, qui nous enflamme quelquefois au défaut du génie, j'ai quitté l'étroite carrière que j'ai ouverte à peine, & j'ai eu la présomption d'entrer dans un champ beaucoup plus étendu. L'indulgence avec laquelle on a daigné accueillir mes premiers essais, m'a inspiré une espèce d'audace dont je voudrois bien que le succès contribuât au profit de l'art dramatique. Quand je n'aurois que le médiocre avantage de faire naître des idées que des esprits plus éclairés sçauroient mettre en œuvre, ma vanité auroit lieu de s'applaudir ; & si l'on retranche cette légère satisfaction de l'amour-propre, quelles seront les récompenses de l'homme de lettres ? où sera le puissant aiguillon qui l'excite à se priver de tous les plaisirs, & à braver souvent l'ingratitude de ses contemporains, & presque toujours l'oubli de la postérité ?

La récompense de l'homme de lettres.

Le genre terrible.

J'ai donc osé passer du *genre sombre* au *genre terrible* ; c'est le nom que je donne à la *tragédie par excellence*, la *terreur* étant sans contredit un des plus puissans ressorts de l'action théâtrale. Les Grecs, & les seuls Anglais après eux, dans quelques scènes, nous ont exposé de magnifiques tableaux de ce genre si *tragique* & si vigoureux. Ayons le courage de dire hautement ce que beaucoup de personnes instruites n'ont eu jusqu'ici la force que de dire tout bas, & dussions-nous armer contre nous la malignité de la censure, sçachons préférer la vérité à ces timidités de convenances qui sont si nuisibles au progrès des arts.

Corneille a-t-il atteint le but de la tragédie ?

Corneille assurément est le créateur du théâtre Français ; il a parcouru la carrière la plus brillante ; il est admirable par la variété, la fécondité & la profondeur des caractères, par l'énergie de l'expression, la noblesse des sentiments ; mais ce grand homme, ne craignons point aussi de le demander, a-t-il bien atteint le but tragique ? Ces discussions politiques, ces tissus de maximes qui font tant de tort à la vivacité du

Ces tissus de maximes. C'est cette fureur de débiter sans cesse des maximes qui rend Thomas Corneille quelquefois insupportable. Il falloit avoir le génie de l'aîné pour imprimer à ces

Digitized by Google

dialogue, ces raiſonnemens approfondis ſur la nature des gouvernements, les vaſtes projets de l'ambition développés, la grandeur Romaine préſentée ſous tant de faces, tous ces moyens ſi ſublimes d'ailleurs & qu'affermit toute la vigueur d'un génie inimitable, ſont-ils bien de l'eſſence du poëme théâtral? Le drame ne doit vivre que de l'effervefcence des paſſions, n'agir que par des mouvements décidés & rapides, & je ne vois que le cinquiéme acte de Rodogune, où le grand Corneille ait frappé tous les coups réunis de la *terreur*: c'eſt-là qu'il ſe rend maître de moi, me fait craindre, friſſonner; je ſuis prêt à m'écrier; j'éprouve ce bouleverſement des ſens, tous ces divers orages qui doivent agiter Antiochus, Rodogune, Cléopatre, &c. A ce flux & reflux de mouvements contraires, à cette mer ſoulevée, ſi l'on peut le dire, dans mon ame, je reconnais l'empire du poëte tragique.

Le cinquiéme acte de Rodogune, un des plus *tragiques* qui ſoient au théâtre.

Où Racine a-t-il déployé le ſpectacle impoſant du

déclamations l'intérêt de la grandeur & du ſublime, au lieu que l'autre n'eſt qu'un froid raiſonneur, qui par cette étrange manie de vouloir *faire de l'eſprit*, répand de la glace ſur les ſcènes les plus heureuſes. Il faut pourtant excepter des drames auxquels nuit cette froideur *raiſonnée* qui fait le caractère diſtinctif de Thomas Corneille, Ariane, le Comte d'Eſſex, & ſur-tout ſa première pièce.

terrible ? La magie de ſon ſtyle nous entraîne ; il nous attendrit ; il répand dans ſa diction toutes les graces de l'amour ; nous reſſentons une continuité agréable de douces émotions, mais point de ces ſecouſſes violentes qui décident les grands effets de la ſenſibilité ; il touche, charme : mais il ne déchire pas ; il ne laiſſe point, après la repréſentation, de ces traits gravés profondément, que l'on conſerve encore dans la froideur du cabinet, tels par exemple que ſont ces impreſſions ſi prolongées & ſi délicieuſe qu'excite la lecture du roman de Clariſſe.

Racine a-t-il été plus tragique ?

Crébillon, plus tragique que Corneille & Racine.

Crébillon peut-être a connu mieux que ces deux rivaux de la ſcène, le *caractère propre* de la tragédie : mais avec la même franchiſe que nous avons riſqué notre façon de penſer ſur Corneille & ſur Racine, avouons qu'il eſt fâcheux que cet homme de génie ait négligé l'élégance & la correction du ſtyle, la variété des plans, qu'il ait auſſi peu travaillé, & qu'en un mot il n'ait pas tiré parti de toutes les richeſſes *tragiques* qu'il poſſédoit. Son Atrée eſt ſans doute le

---

Son Atrée eſt ſans doute. Quand on dit que l'Atrée eſt la pièce qui approche le plus du *genre terrible*, on entend l'enſemble de l'ouvrage. Aſſurément le IV^m^. acte de Mahomet eſt du plus grand tragique que nous connaiſſions : mais le *terrible* n'eſt pas le caractère de la pièce, ce ſont des beautés d'un autre genre.

Digitized by Google

drame qui approche le plus de ce genre *terrible* ; le caractère principal eſt d'une vigueur de pinceau dont nous n'avons point d'exemple. Convenons auſſi que la vengeance d'Atrée, concertée depuis ſi long-tems, & qui eſt exécutée à froid, inſpire plutôt l'*horreur* que la *terreur*. La double réconciliation achève de rendre ce perſonnage révoltant ; quelques beautés qu'il renferme, il inſpire une eſpèce de dégoût ; applaudiſſons-nous au reſte de ce ſentiment : il fait honneur au cœur humain. On veut que la réflexion nous ramène toujours à cette ſenſibilité, à cette compaſſion ſi précieuſe pour l'ame, & qui a été déſignée dans ces vers :

. . . . . La pitié dont la voix,
» Alors qu'on eſt vengé, fait entendre ſes loix.

Au lieu qu'on eſt tenté de pardonner aux premiers mouvemens de la paſſion ; on reconnaît la nature de l'homme, on ſe reconnaît ſoi-même, & un perſonnage, qui ſe trouve dans cette ſituation, excite toujours l'intérêt.

C'eſt donc ce premier mouvement de la vengeance, & les tranſports impétueux d'une des paſſions les plus cruelles, lorſqu'elle eſt animée par la jalouſie, que j'ai trouvés réunis dans l'admirable ſujet de

Digitized by Google

FAYEL. Le sujet peut être le plus tragique.

FAYEL. Rien, en effet, de plus vraiment *tragique*; rien de plus propre à ces grands développements, qui sont l'âme du drame. Les rôles de Rhadamiste & d'Othello, quelque beaux qu'ils soyent, sont inférieurs à celui de FAYEL; les convulsions de la fureur, l'excès monstrueux d'une vengeance qui n'aura point d'imitateurs (il faut l'espérer pour le bonheur de l'humanité;) les tourmens continuels qui déchirent le cœur d'un malheureux époux, forment un caractère que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de *la nature théâtrale*; c'est Milon le Crotoniate, dont les souffrances se font sentir sous le ciseau du Pujet, & attachent l'œil du spectateur. Le dernier degré de perfection qui se rencontre dans ce personnage, c'est, comme je l'ai déjà observé, qu'on ne peut lui refuser le sentiment de la compassion, sentiment qu'on est bien éloigné d'accorder à Atrée. Autre avantage: ce mari furieux souffre encore plus que la triste victime de sa jalousie. Quelle excellente morale nous offre le supplice d'un cœur qui est son propre bourreau! Voilà de ces caractéres qu'Aristote mettoit à la tête des inventions dramatiques. Je ne sçache qu'Orosmane qui ait quelque ressemblance avec FAYEL; encore lui est-il inférieur pour l'activité des mouvements & pour la

profondeur des traits. Il ne manque à un tel ſujet que la touche puiſſante d'un moderne Crébillon. Que n'ai-je pu le rendre avec le même enthouſiaſme que je l'ai conçu !

Je ne m'arrêterai pas autant ſur les autres rôles, ils ont beaucoup moins d'action ; cependant je crois qu'un de nos maîtres auroit pu faire briller également la richeſſe de ſon pinceau, en préſentant ſous une couleur moins vive & plus fondue le tableau de la douleur touchante de GABRIELLE. Cette image attendriſſante contraſte admirablement bien avec le grand ſpectacle des fureurs de FAYEL ; d'ailleurs on eſt ſûr d'attacher, lorſqu'on expoſe les combats de la vertu, luttant contre un ſentiment auſſi naturel que l'amour.

Caractère touchant de GABRIELLE DE VERGI.

J'ai voulu dépeindre dans VERGI un de ces anciens chevaliers qui n'avoient d'autre paſſion que l'honneur; il eſt aiſé pourtant de diſtinguer à travers cette noble fermeté les mouvements de la tendreſſe paternelle.

VERGI. Caractère d'un de nos anciens chevaliers.

Le caractère de COUCI auroit eu encore beſoin d'une touche délicate & brillante; j'aurois deſiré donner une idée de cet eſprit de galanterie & de bravoure qui animoit nos jeunes paladins, de ce ſingulier alliage d'attachement à la religion qui alloit ſouvent juſqu'au fanatiſme, & *d'amour pour les Dames*, dont

RAOUL DE COUCI. Caractère d'un jeune paladin.

Digitized by Google

l'excès conduisoit quelquefois au sublime égarement de Don Quichotte. Il est vrai que cette fureur de chevalerie, manie aujourd'hui oubliée, a produit peut-être les plus belles actions de notre vieille noblesse, & qu'elle fait encore, sans qu'on s'en apperçoive, la base du caractère national : nous en voyons mille exemples ; il n'y a personne de nous qui, en ouvrant un de nos anciens romans des croisades, ne se sente excité par un vif intérêt, que certainement on n'éprouvera pas à la lecture des romans d'un autre genre. Quel plaisir ne goûtons-nous pas à voir transporter Lusignan sur notre scène ! quel charme n'ont pas ces vers pour des oreilles françaises :

La chevalerie a produit peut-être les plus belles actions des Français.

» Je combattois, seigneur, avec Montmorenci ;
» Melun, Destaing, de Nesle, & ce fameux Couci?

Nous aimons à entendre Tancrede dire à ses écuyers :

» Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés :
» . . . .
» Que mes armes sans faste, emblême des douleurs,

Melun, *Destaing*, *&c.* On ne sçauroit trop accueillir ce genre de *tragédie nationale*; la poësie rentre alors dans toute la dignité de son origine, & l'auteur dramatique devient le dépositaire des fastes de ses concitoyens & le hérault de leur gloire ; il les encourage à la vertu, réchauffe les ames languissantes, en élevant sur le théâtre les trophées de nos ancêtres. C'est ainsi que le spectacle peut devenir utile, & produire de grands effets ; il est vrai qu'il ne seroit pas aussi divertissant que l'opera-comique, Nicolet, les *Comédiens de bois*, &c.

Digitized by Google

» Telles que je les porte au milieu des batailles,
» Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs
» Soyent attachés sans pompe à ces tristes murailles.
» Consacrez ma devise, elle est chère à mon cœur:
» Elle a dans les combats soutenu ma vaillance,
» Elle a conduit mes pas & fait mon espérance;
» Les mots en sont sacrés: c'est *l'amour & l'honneur*.
» Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
» Vous direz qu'un guerrier qui veut être inconnu,
» Pour les suivre aux combats dans leurs murs est venu... »

Ce vernis de chevalerie est une source de beautés, que j'ai entrevue comme tant d'autres qui résultoient de cette Tragédie, c'est-à-dire que je suis parvenu à me convaincre de mon incapacité d'exécuter, en m'applaudissant d'avoir pu concevoir quel parti le talent pouvoit tirer de mon sujet.

Je ne sçais si l'on approuvera la loi que je me suis imposée, de rejetter le moindre *accessoire*. Je n'ignore pas que la mode recherche ces faux ornements, qu'on

Rejetter les accessoires.

Rejetter le moindre accessoire. Je suis presque convaincu que si l'on dépouilloit la plûpart de nos pièces de théâtre de tout cet esprit, qui surcharge le sujet, il ne resteroit peut-être pas deux cens vers qui appartinssent réellement au fond du drame; encore une fois, lisons, relisons Clarisse; voilà le modèle que nous devons avoir sans cesse devant les yeux pour la vérité de l'action, pour la nécessité des moyens, pour la correspondance des scènes, pour la sobriété des *accessoires*, &c.

Digitized by Google

acquiert par-là des succès éphémères : mais un écrivain qui a le malheur d'avoir quelque idée du vrai & d'aimer la littérature pour elle-même, doit-il être bien sensible à cette sorte de réputation ? J'avois assurément un beau champ ouvert à d'orgueilleuses déclamations, & à des *paquets* de vers contre les croisades : j'ai cru qu'il falloit sacrifier les détails brillants, & conserver davantage la vérité du ton & l'heureuse simplicité des caractères, faire oublier le poëte & le *raisonneur* pour qu'on n'entendît parler que VERGI, COUCI, &c, comme ils ont dû parler en effet dans le siécle où ils vivoient. Par ce moyen, le costume de mœurs est mieux observé, & l'ouvrage, dépouillé de ce faste théâtral, qui n'est que l'abus & l'indigente bouffissure de l'art, en devient plus intéressant & mène plus sûrement au but que l'auteur doit s'être proposé. C'est-là le mérite des anciens, sur-tout des Grecs. Il est vrai que des beautés, qui ne sont point détachées, marquent moins : mais l'ensemble d'une piéce dégagée de ce luxe de l'esprit, est bien plus nourri, plus propre à la fable que l'on traite. Où Racine a-t-il puisé la richesse du rôle de Phèdre, cette effusion de sentiment à laquelle l'art n'atteindra jamais, si ce n'est dans l'attention scrupuleuse qu'a eue

Digitized by Google

ce grand homme de ne point prêter à ce caractère des traits étrangers ?

J'ai suivi pour mes actes la même disposition que dans COMMINGE & dans EUPHEMIE. Au moins puisqu'on s'est asservi à cette distribution puérile, ne faut-il pas la soumettre au compas & à l'équerre ; mes premiers actes sont beaucoup plus étendus que mes derniers. J'ai cédé au cours naturel de l'action, & ce n'est pas par l'action qui a été mon esclave ; tous les gens sensés doivent trouver ridicule de couper la durée d'une passion en cinq morceaux, & ensuite de jetter dans cette division artificielle une égalité de proportions, comme si toutes les parties de notre corps devoient avoir la même étendue. Nous agissons à-peu-près à l'égard de nos actes tel que ce brigand qui couchoit sur un lit de fer les malheureuses victimes de sa cruauté, & qui, en les mutilant, racourcissoit ou étendoit leurs membres, suivant qu'ils excédoient la longueur du lit, ou qu'ils ne la remplissoient pas assez. Cette pédantesque mesure d'actes est pourtant une bisarrerie absurde consacrée par les chefs-d'œuvres de nos maitres. Devons-nous en cela les imiter ? C'est ce que je prens la liberté de demander à nos littérateurs. Sur les actes.

Digitized by Google

Parcimonie des passions dans nos drames.

Il sera aisé de juger que je n'ai point adopté cette *parcimonie* de passions qui se fait remarquer dans quelques-uns de nos drames modernes, & qui les défigure. J'ai toujours observé que la nature étoit la base de tous les arts d'imitation, & qu'il étoit contre la vraisemblance de présenter une froide pantomime qui n'a d'autre mérite que quelques *effets* : encore ces *effets* sont-ils ordinairement amenés avec une maladresse qui nuit à l'intérêt. Les rôles *raisonnés* doivent nécessairement avoir plus d'étendue que les rôles *sentis*. VERGI, proportions gardées, parle plus que FAYEL, parce qu'il est moins agissant, & que l'esprit de la vieillesse est la prolixité & l'abondance de l'expression. Peut-être ces personnages ont-ils moins de roideur que ces rôles enflammés, qui à la longue fatiguent & quelquefois *outrepassent* le naturel, au lieu que l'éloquence d'un vieillard se répand avec plus de douceur & d'attendrissement dans notre ame. Le sentiment préférera le *babil sublime* de Nestor, au farouche laconisme d'Ajax & de Philoctete. Je ne suis pas étonné que bien des personnes sensibles reviennent plus souvent à la lecture de l'Odyssée qu'à celle de l'Iliade. Le premier de ces poëmes n'a pas la chaleur, l'impétuosité du second : mais il est plus touchant,

Digitized by Google

touchant, plus à la portée de l'homme; on y retrouve plus son cœur, & tout ce qui nous rapproche de nous est cher & précieux à notre faiblesse; nous admirons les héros : nous conversons avec nos amis. Quelle est la raison qui nous ramène sans cesse à Racine, à la Fontaine, si ce n'est ce développement continuel de sentiment, & ce charme de vérité dont les autres écrivains en vers sont si éloignés? Pourquoi les rôles subalternes d'Atalide, d'Ari-

L'abondance éloquente de Racine fait son principal mérite.

Ce développement continuel de sentiment. Écoutons M. de Voltaire : « Gardons-nous, dit-il, de chercher dans un grand » appareil, & dans un vain jeu de théâtre un supplément à l'in- » térêt & à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, sans doute, » sçavoir faire parler ses acteurs que de se borner à les faire » agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers » de sentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Mal- » heur à qui croiroit plaire par des pantomimes avec des solé- » cismes, ou avec des vers froids & durs, pires que toutes » les fautes contre la langue : il n'est rien de beau en aucun genre » que ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût. » L'appareil, l'action, le pittoresque font un grand effet, sans » doute : mais ne mettons jamais le bizarre & le gigantesque à la » place de la nature, & le forcé à place du simple. Que le dé- » corateur ne l'emporte point sur l'auteur : car alors au lieu de » tragédie on auroit la *rareté*, la *curiosité*, &c ».

Digitized by Google

cie, d'Eriphile même ont-ils tant de graces & excitent-ils une émotion qui nous flatte ? c'eſt que le poëte leur a donné toute l'étendue convenable, ſans retarder la marche de l'action, & nuire à la vigueur des principaux perſonnages. Encore une fois, voulons-nous faire couler des larmes, ce ne ſera pas en multipliant une quantité de tours merveilleux qui n'appartiennent qu'à la parade: ce ſera en approfondiſſant ce ſentiment, le vrai principe de l'intérêt, & je vois avec peine que chaque jour on s'écarte en cette partie, comme en bien d'autres, des modèles que nos maîtres nous ont laiſſés.

La distinction de la *terreur* & de *l'horreur*.

La Tragédie de FAYEL me fait revenir aſſez naturellement au degré précis de diſtinction qui ſe trouve entre la *terreur & l'horreur*. Je ne cacherai pas qu'il eſt difficile de tracer juſte cette ligne de ſéparation. D'abord il ne faut pas perdre de vue que nous parlons de ſpectacle, & que ces ſortes d'ouvrages ſont faits pour être expoſés à la vue de nos compatriotes. Les anciens ont ſouvent confondu ces deux impreſſions qui ſe touchent de ſi près. L'épaule de Pelops ſervie dans un repas à Jupiter & à Mercure, ne leur a point paru une fable dégoûtante ; ils ont ſoutenu la repréſentation de Térée, & de toutes les aventures

Les anciens confondoient ces deux impreſſions.

Digitized by Google

atroces de la famille d'Oedipe; ils n'ont point reculé d'effroi à l'aspect de Médée égorgeant ses enfants; ils ont applaudi à la fureur calculée d'Achille traînant durant plusieurs jours, dans un sombre silence, le cadavre du malheureux Hector autour des remparts de Troye, & rassasiant sa vengeance de sang-froid. Homere n'a pas hésité à nous montrer le difforme Poliphème dans l'intérieur de son repaire ensanglanté; il semble même avoir pris plaisir à s'appesantir sur les détails les plus révoltants. Son sage imitateur, le poëte Latin qui a eu le plus de goût, Virgile n'a pas craint de suivre en cela son modèle, & Cacus & son antre ne nous soulèvent guères moins le cœur que le Cyclope & son horrible retraite. Les fibres des hommes de ces tems-là avoient-elles plus de force que les nôtres? falloit-il des impressions plus vives, des secousses plus marquées pour exciter leurs sensations? ou nos nerfs sont-ils trop délicats? Y a-t-il dans cette aversion pour des objets hideux de quoi nous féliciter? ne

De la famille d'Oedipe. Je ne comprens pas comment un sujet aussi révoltant, aussi affreux qu'un enfant qui tue son père, & qui devient le mari de sa mère, a pu causer tant de plaisir à un peuple sensible & éclairé. Il falloit le pinceau de M. de Voltaire pour rendre aujourd'hui ce sujet supportable.

Digitized by Google

devons nous pas appréhender plutôt que cette sensibilité si aisée à s'offenser, ne fasse tort parmi nous aux progrès du génie? Ou sommes-nous les peuples de la terre qui ayons le plus de goût? Quand on aura bien défini ce que peut-être le goût, quand on aura bien fixé sa nature, établi ses limites, alors nous pourrons entrer dans cette profonde discussion : mais, lorsque je vois qu'à Londres on ne sçauroit trop attacher la curiosité sur de certains objets, & qu'à Paris ces mêmes objets nous font détourner la tête, je me garde bien d'adopter des principes fondamentaux de ce goût, qui est une énigme que l'on n'a point encore devinée.

Qu'est-ce que le goût?

Il est pourtant du devoir d'un écrivain qui aspire à étendre les bornes de son art, de chercher à plaire, s'il se peut, à tous les hommes : voilà le grand objet

S'efforcer d'écrire pour tous les hommes.

Je vois qu'à Londres. Othello étrangle sa femme, & après l'avoir étranglée, il reste assis sur son lit; le parterre de Paris, les loges lui crieroient : retire-toi, bourreau. Les Italiens, & ce n'est pas sans raison, font leurs délices de la lecture du Dante; on y voit dans un des chants de l'Enfer un comte *Ugolin* qui ronge le crâne d'un archevêque, & qui essuye ensuite ses cheveux & sa barbe ensanglantés; il est vrai que le récit touchant du malheureux *Ugolin* fait perdre à sa vengeance quelque chose de son atrocité.

Digitized by Google

qu'il doit avoir ſans ceſſe devant les yeux. Cependant il eſt citoyen, ſes premiers regards tombent ſur ſes compatriotes; il veut auſſi mériter leurs ſuffrages. N'y auroit-il donc pas moyen de concilier ces ſentiments ſi oppoſés, & de contenter tout le monde? Voilà un bien beau projet au moins, s'il n'eſt pas d'une facile exécution! Préſentons des exemples.

Je ſuppoſe que je vouluſſe donner au théâtre Français la Tragédie de Richard III, dont j'ai traduit une ſcène ſi impoſante; je me garderois bien d'en retrancher les ombres; c'eſt ſans contredit le morceau le plus neuf & le plus ſublime de la pièce: mais je les ferois paraître à la faveur d'une obſcurité que j'éclairerois par intervalles, & par des coups rapides de lumière; enſuite elles ſe perdroient dans les ténèbres: Ce que l'on devroit faire en repréſentant Richard III ſur notre théâtre.

Je les ferois paraître à la faveur d'une obſcurité. Voici ce que penſe un de nos premiers écrivains dramatiques. « Je ne ſçais pas » même ſi on ne pourroit pas faire paroître Oedipe tout ſanglant » comme il parut ſur le théâtre d'Athènes. La diſpoſition des lu- » mières, Oedipe ne ſe montrant que dans l'enfoncement, pour » ne pas trop offenſer les yeux, beaucoup de pathétique dans » l'acteur, & peu de déclamation dans l'auteur, les cris de Jo- » caſte & la conſternation générale des Thébains pourroient for- » mer un ſpectacle admirable. »

je pense qu'avec ces ménagements, notre parterre se plairoit à ce spectacle, & que l'effet seroit aussi déterminé qu'il peut l'être.

Faire la même chose pour Hamlet.

C'est à l'aide de cet artifice que dans une tragédie de Hamlet je ferois élever de la terre & y rentrer à plusieurs fois le spectre du père; il ne seroit qu'entrevu; j'imagine que se montrant ainsi au spectateur, il frapperoit beaucoup plus que lorsqu'il n'est apperçu que de son fils.

Comment exposer Philoctete sur notre scène.

Si j'exposois Philoctete abandonné par ses compatriotes dans l'isle de Lemnos, il pousseroit des cris, il se traîneroit sur la scène en accusant les Dieux, les Atrides, les Grecs, &c. mais on ne verroit pas ce malheureux montrer des plaies qui se r'ouvrent, & d'où découle un sang noir & épais.

Savoir rendre Médée même intéressante.

Médée, sur le théâtre d'Athènes porte le couteau dans le sein de ses deux enfants: je la ferois voir sur le nôtre, amenée à cet excès de fureur par mille ingratitudes de la part de Jason, dans un violent accès de rage immolant un de ses fils, jettant avec précipitation le poignard, embrassant avec transport l'innocente victime, faisant éclater des sanglots, des convulsions de douleur, pressant contre son sein l'autre enfant, le couvrant de ses

Digitized by Google

baisers, l'inondant de ses larmes ; Jason s'offriroit à sa vue, il reculeroit à l'aspect d'une femme égarée de désespoir qui tiendroit, comme je l'ai dit, un de ses enfants dans ses bras, & dont l'autre seroit mourant à ses ses pieds ; Perfide, s'écrieroit-elle, est-ce à toi de trembler ? approche, sois sans pitié : tu vois tes attentats ; oui, c'est toi qui as commis tous mes crimes ; c'est toi qui as pu égarer le bras maternel, qui l'as poussé, qui l'as conduit dans le sein de cette misérable créature ! oui, barbare, c'est toi qui as enfoncé le couteau dans le cœur de mon enfant. Et elle releveroit aussitôt ce corps ensanglanté, l'embrasseroit encore en s'écriant, & en l'arrosant de nouvelles larmes.

J'indique seulement la scène ; je ne sçais si je me fais illusion : mais j'aime à croire que cette situation ainsi maniée adouciroit beaucoup l'*horreur* qu'inspire Médée, & pourroit peut-être même exciter en sa faveur des sentiments de compassion. M. de Voltaire a sçu risquer avec succès le quatriéme acte si *terrible* de son Mahomet : pourquoi la tragédie de la mort de César, un des chefs-d'œuvres de ce grand maître, n'est-elle pas revue aussi souvent que ses autres pièces ? C'est que le public Français a de la peine à s'accoutumer au

Digitized by Google

On a de la peine à s'accoutumer au spectacle du cadavre de César ensanglanté.

cadavre ensanglanté de César. Voilà la borne où nous devons nous arrêter, où la *terreur* devient *horreur*.

Il est bien singulier que les mêmes spectateurs qui voyent depuis tant d'années des personnages se donner des coups de poignard, souvent assez mal-à-propos, supportent difficilement la vue d'un être qui est détruit, & qui conséquemment ne souffre plus. Que me répondra-t-on ? Qu'il n'y a guères à raisonner quand il s'agit de sentiment, & que d'ailleurs on a pour but de satisfaire la multitude. Voilà ce qui m'a empêché d'exposer sur la scène la terrible catastrophe de FAYEL.

L'horreur, la charge de la terreur.

Regardons *l'horreur* comme la *caricature*, la charge

Au cadavre de César. J'imagine qu'on pourroit peut-être présenter un cadavre voilé, dont on appercevroit seulement les pieds; encore ces sortes d'objets doivent-ils moins se voir que se deviner.

Regardons l'horreur comme la caricature. « Souvenons-nous toujours, dit un de nos maîtres, qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible; on peut effrayer la nature, mais non pas la révolter & la dégoûter.

Je me rappelle qu'il y a quelques années à la Comédie Italienne on voulut essayer de rendre dans la vérité un combat singulier: un des deux acteurs tomboit comme percé d'un coup d'épée, & on voyoit un jet de sang sortir de sa blessure, (ce qui se faisoit par

Digitized by Google

de la *terreur* ; respectons d'ailleurs cette sensibilité si délicate, qui une fois familiarisée avec des images horribles, perdroit de la finesse de son tact, & auroit peine à être remuée par les drames attendrissants de l'enchanteur Racine. Sçachons tirer parti des diverses beautés théâtrales des anciens & de nos voisins ; formons-en un nouveau genre dramatique qui nous retire de ce misérable esprit d'imitation où nous languissons depuis Corneille, Racine, Crébillon & M. de Voltaire ; cependant ne marchons à la nouveauté qu'avec bien de la précaution ; quelquefois on arrive à d'heureuses découvertes ; quelquefois aussi l'on s'égare, & il vaut encore mieux marcher à la suite de ses maîtres, que de se perdre, en voulant suivre des routes qui n'ont point été frayées.

J'ai cru, pour une plus facile intelligence de ma tragédie, qu'il étoit nécessaire d'en faire précéder la lecture par quelques éclaircissements sur l'ancienne chevalerie ; en voici donc une légère idée empruntée sur-tout de l'excellent ouvrage de M. de Ste Palaye.

---

le moyen d'une petite vessie remplie de sang.) Il n'y eut qu'un cri d'indignation, & l'on ne hazarda plus cette *horrible* imitation de la nature ; ce n'est toujours qu'avec beaucoup de peine qu'on voit apporter la coupe d'Atrée.

Digitized by Google

Eclairciſſements ſur la chevalerie.

L'origine de cette inſtitution militaire reſſemble aſſez aux autres inventions de l'eſprit humain ; elle eſt enveloppée de nuages ; tout ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable, c'eſt qu'elle porte le caractère primitif de notre nation. Uu mélange d'abſurdité & de grandeur, de ſuperſtition groſſière & de reſpect pour la religion, de vrai courage & de fanfaronade, de barbarie & de ſenſibilité, la réunion en un mot du ſublime & du ridicule : voilà à-peu-prés ſous quel aſpect on peut enviſager la chevalerie ; c'eſt dans le onziéme ſiécle qu'elle prend une conſiſtance déterminée. Il eſt aiſé de voir que c'eſt une des émanations de la politique du gouvernement féodal. Il faut néceſſairement des ſignes aux hommes pour les émouvoir : une inveſtiture accompagnée de la majeſté des cérémonies, & de la ſolemnité du ferment, devoit produire dans des ames dont l'ignorance peut-être échauffoit la ſenſibilité, une ivreſſe de courage qui a

La chevalerie a dû ſa naiſſan e au gouvernement féodal.

Il faut néceſſairement des ſignes. Il n'eſt pas poſſible d'exprimer quel pouvoir les ſignes ont ſur l'eſprit humain ; un homme qui poſſéderoit bien ce langage muet exciteroit des impreſſions prodigieuſes. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un certain Pylade, fameux pantomime, ait tant intéreſſé une des premières nations de l'univers.

Digitized by Google

donné naissance à une infinité d'actions éclatantes, que des Sybarites efféminés ont de la peine à croire véritables.

Celui qu'on destinoit à cet honneur étoit à l'âge de sept ans retiré d'entre les mains des femmes; les exercices militaires entroient dans le plan de son éducation; si ses parents maltraités de la fortune ne pouvoient lui fournir des secours, on le plaçoit chez quelque seigneur où il apprenoit à servir, pour sçavoir dans la suite user du droit de commander; chaque banneret avoit une espèce de cour, comme on voit encore en Pologne & en Allemagne des seigneurs indépendants qui ont tout l'appareil de la souveraineté.

Des divers grades de chevalerie.

Le jeune enfant remplissoit les fonctions de *page*; les premières leçons qu'on lui donnoit, consistoient dans *l'amour de Dieu & des Dames*, dit naïvement Jean de Saintré, qui lui enseignoient son *catéchisme* & *l'art d'aimer*. Il n'est donc pas étonnant qu'imbus de tels préceptes, nos chevaliers fussent à la fois galants & dévôts. L'écolier faisoit choix mentalement de

Le noviciat de la chevalerie; on commençoit par être *page*.

L'amour de Dieu & des Dames. L'amant *qui entendoit à loyaument servir une dame*, étoit sauvé suivant la doctrine de *la Dame des belles cousines, &c.*

Digitized by Google

quelque dame qui ne manquoit pas d'être un prodige de beauté & de vertu : c'étoit à elle qu'il rapportoit, ainsi qu'à la divinité, toutes ses pensées, toutes ses actions. On rira de cette profanation extravagante : il faut pourtant convenir que la simplicité des mœurs & la délicatesse de sentiment gagnoient beaucoup à cet amour purement intellectuel. Delà cette *courtoisie Française*, qui dans la suite fondue avec la *galanterie Arabesque* forma un caractère de tendresse, d'aménité & d'agrément dont notre bel-esprit métaphysique & la corruption des mœurs ont fait disparaître jusqu'aux moindres traces ; il s'étoit conservé jusques dans le siecle dernier.

Ensuite on passoit à l'état d'*écuyer*.

Le jeune-homme, de l'état de *page*, étoit élevé à celui d'*écuyer*. Il y avoit encore dans ce nouveau grade des cérémonies à observer que l'on peut lire dans M. de Ste Palaye. L'éducation des demoiselles étoit à-peu-près dans les mêmes principes ; elles accompagnoient les dames, & étoient chargées du soin de recevoir les chevaliers. Les écuyers se divisoient en plusieurs classes ; ils servoient à table, coupoient les viandes, prenoient soin des chevaux, présidoient à l'arrangement des appartemens, faisoient comme les demoiselles, les honneurs du château, tenoient l'é-

Digitized by Google

trier à leurs maîtres, étoient les dépositaires de ses armes ; on leur recommandoit la modestie autant que l'adresse, & les connaissances de l'art militaire, des tournois, &c. On remarquera que les chevaliers ne se servoient pas de juments ; c'étoit une monture dérogeante ; ils présentoient dans les batailles des chevaux à leur seigneur : d'où est venu le proverbe, *monter sur ses grands chevaux*. Quand on en venoit aux mains, l'écuyer se rangeoit derrière son seigneur ; en tems de paix, il assistoit aux tournois, s'y essayoit même avec d'autres écuyers, & employoit des armes plus légères que celles des chevaliers.

L'âge de vingt-un ans étoit celui où l'*écuyer* étoit enfin admis aux honneurs de la chevalerie. Il y avoit cependant des exceptions pour nos princes du sang & pour les candidats qui pouvoient faire valoir le mérite de quelque belle action. Tout chevalier jouissoit du droit de créer d'autres chevaliers. Il faudroit encore remonter à la source où j'ai puisé, pour être instruit pleinement de l'appareil de cette institution. Des jeûnes, des prières dans des chapelles, des habits blancs, un aveu sincère de toutes ses fautes, plusieurs sermons entendus avec piété : tels étoient les préliminaires de la cérémonie. Le novice entroit ensuite dans

Les fonctions & les devoirs du *chevalier*.

Digitized by Google

l'église, s'avançoit à l'autel avec l'épée passée en écharpe à son col; le prêtre la bénissoit, la remettoit au col du nouveau chevalier, qui les mains jointes, se mettoit à genoux devant celui ou celle qui devoit l'armer. Après que son serment avoit été reçu, des dames ou des demoiselles s'empressoient à le revêtir de toutes les marques extérieures de la chevalerie; on finissoit par lui ceindre l'épée; le seigneur ou le souverain lui donnoit alors l'accolade ou l'*accolée*: c'étoit trois coups du plat de son épée nue sur l'épaule ou sur le col de l'aspirant; celui qui donnoit l'accolade prononçoit ces mots, ou d'autres semblables, *au nom de Dieu*, *de St. Michel*, *& de St. George*, *je te fais chevalier*. On ajoutoit quelquefois ces épithètes, *soyez preux*, *hardi & loyal*. Après cette cérémonie, il recevoit le heaume ou casque, la lance ou bouclier, & il montoit un cheval, sans se servir de l'étrier; le peuple l'entouroit avec des applaudissemens. Quel admirable fonds de préceptes que les réglemens de la chevalerie! Protéger la veuve & l'orphelin aux dépens de sa vie même; défendre hautement l'innocence opprimée; embrasser la cause des dames; soutenir les droits de la religion; combattre enfin tous ceux qui paraissoient être les ennemis de la justice

Digitized by Google

& de la vérité : voilà quels étoient les devoirs que l'on prefcrivoit aux chevaliers.

C'etoit dans les tournois fur-tout qu'ils faifoient éclater leur adreffe, autant que leur magnificence ; la defcription de ces écoles de guerre nous conduiroit trop loin. Il fuffira de dire que ces fêtes étoient auffi intéreffantes pour les trois quarts de l'Europe, que les jeux olympiques l'ont été autrefois pour les diverfes nations de la Grèce. Un nombre de rois d'armes & de héraults crioient aux jeunes chevaliers qui fe préfentoient pour entrer en lice, *fouviens-toi de qui tu es fils*, *& ne forligne pas* : paroles admirables qu'on ne devroit pas fe laffer de redire aujourd'hui aux defcendans de ces braves chevaliers français, & qu'ils ne devroient point fe laffer d'entendre. On nommoit hautement : *un tel*, *efclave ou ferviteur de la dame telle* ; ce titre d'honneur étoit un de ceux qui flattoient davantage nos chevaliers, & qui leur infpiroient un plus mâle courage. A ce titre de *fervant d'amour*, les dames joignoient des préfents, comme voile, écharpe, braffelets, nœuds de rubans, boucles de cheveux, &c. les héraults, défignoient les vainqueurs par ces acclamations touchantes : *honneur aux fils des preux* ! le prix leur étoit donné par la main des dames,

Des tournois.

Digitized by Google

& ce qui étoit au-dessus de toute récompense pour un *franc & loyal chevalier*, il avoit droit de donner un baiser à la dame ou demoiselle qui lui présentoit le prix. Un brillant festin, où les vainqueurs étoient assis à côté des princes, des rois &c terminoit la fête qui avoit un nombre prodigieux de spectateurs. Ce qui ne paraitra pas moins singulier que toutes ces cérémonies, la modestie & la timidité accompagnoient l'éclat de la victoire; les flatteries des poëtes & l'amour des dames ne faisoient qu'encourager les chevaliers favorisés du sort. On s'accorde assez pour fixer au onziéme siecle l'origine des tournois; les chevaliers s'y essayoient au métier de la guerre.

Suite des prérogatives de la chevalerie.

L'amitié n'étoit pas en leur cœur un sentiment moins vif que celui de l'amour; *la fraternité d'armes* en est une preuve honorable. *Lancelot du Lac* la fait contracter par trois champions en mêlant de leur sang. Ces *frères d'armes* n'avoient que la même table, & souvent le même lit, image touchante de la candeur & de la simplicité de ces dignes soldats qui n'avoient pas seulement l'idée du déréglement des mœurs. L'or étoit réservée pour les armes des chevaliers, ainsi que les riches fourures pour leurs manteaux; les moins précieuses s'abandonnoient aux écuyers qui n'avoient

La fraternité d'armes.

n'avoient le droit de porter que des éperons argentés, des bottines blanches, une espèce d'armet argenté aussi, & des manteaux de couleur brune. Lorsque les chevaliers étoient habillés de damas, les écuyers l'étoient de satin, & si ces derniers avoient des habits de damas, les premiers étoient vêtus de manteaux de velours; l'écarlate & toute autre couleur rouge étoit annéxée à ceux-ci: elle s'est conservée dans l'habillement des magistrats supérieurs, & des docteurs. Les chevaliers chargeoient de leurs armoiries leurs écus, leurs cottes d'armes, le penon de leurs lances, & la banderolle qui s'attachoit quelquefois au sommet du casque. Il faut suivre dans M. de Ste. Palaye tout ce qui concerne leurs funérailles & leur dégradation.

Bertrand du Guesclin un des plus zélés partisans de la chevalerie.

Bertrand du Guesclin est un de nos grands hommes qui ont eu le plus à cœur l'entretien & les progrès de l'ancienne chevalerie; il pensoit avec raison que c'étoit un puissant aiguillon pour animer & élever la bravoure de nos Français. L'homme a besoin d'images;

Elever la bravoure française. Voici un trait qui donnera plus que tout ce qu'on pourroit dire, une idée juste de la grandeur d'ame d'un chevalier Français: *Un chevalier viel & ancien*, dit le bon Joinville, *de l'âge de quatre-vingts deux ans & plus*, voit la reine,

c'eſt du plus ou du moins de ſignes que dépendent le nombre & l'énergie des idées ; encore une fois, avec de la métaphyſique, & du raiſonnement privé de couleurs, on ne fera que des ames pareſſeuſes qui communiqueront aux corps leur langueur & leur inertie. Pourquoi y a-t-il tant de diſtance entre le ſentiment & la penſée ? Le ſentiment eſt plein de vie : c'eſt un réſultat exquis des ſens ; & la penſée nous échappe ſans ceſſe comme une ombre impalpable. J'imagine donc que l'extinction de la chevalerie a pu être préjudiciable à cet eſprit de courage & de *courtoiſie* qui eſt un des titres diſtinctifs de la nation françaiſe. Il ſeroit aſſez inutile d'entrer dans les détails qui ont donné lieu à cette extinction. Tout s'altere, tout meurt ; l'enthouſiaſme perd à chaque inſtant de ſa force, ſemblable à une boule qui lancée avec vigueur, décrit d'abord une ligne rapide, par degrés ſe ralentit, ſe traîne, & finit par être entierement privée de mouvement. Ce luxe, qui eſt venu tout per-

(femme de Saint Louis) ſe jetter à ſes pieds, & lui demander une grace. Quelle eſt-elle, *s'enquiert* le chevalier ? — De me donner la mort, ſi les Sarraſins ſe rendent maîtres de Damiette. — *Très-volontiers, Madame, je le ferois, & jà ay eu en penſée d'ainſy le faire, ſi le cas y eſchcoit.*

Digitized by Google

vertir, la transmigration des seigneurs qui ont abandonné leurs châteaux pour le séjour des villes, nos guerres aussi longues que malheureuses avec les Anglais, d'autres mœurs, en un mot, bien opposées à la simplicité de l'ancien tems : ce sont les principales causes auxquelles il faut rapporter la décadence & la ruine de cette institution militaire. En attendant que quelque heureuse manie de ce genre vienne nous faire oublier cette perte, je desirerois fort qu'on présentât sur notre scène lyrique un spectacle composé de tout ce que nous avons de plus agréable & de plus intéressant dans l'ancienne chevalerie ; ce seroit pour cette noble invention un léger dédommagement de son anéantissement total, que de reparaître du-moins au théâtre, & il seroit assez plaisant qu'on allât prendre à l'opéra des leçons de mœurs & de bravoure.

L'auteur desireroit que la chevalerie du-moins reparût sur le théâtre de l'opéra.

Je terminerai ce coup d'œil sur l'histoire de la chevalerie par des éclaircissemens nécessaires à ma tragédie ; il s'agit de l'habillement de mes person-

Des habillements des acteurs qui joueront FAYEL

Qu'on présentât sur notre scène lyrique. J'ai vû avec plaisir s'executer ce projet : *Adèle de Ponthieu* a ouvert heureusement la carrière aux opéra de ce genre.

Digitized by Google

nages : je ſuppoſe qu'on fera quelque attention à ces détails.

Habillement de FAYEL.

FAYEL doit avoir un manteau de velours ponceau, parſemé de broderies en or, & doublé d'une péliſſe noire, la ſoubreveſte de damas ou de ſatin enrichie de même, & d'une ſemblable couleur, deſcendant juſques ſur le genoux, une large ceinture ſur la poitrine avec une boucle au milieu qui peut être d'or ou de diamants ; à cette ceinture eſt attachée une dague ; il a encore une fraiſe ronde & une chaine d'or autour du cou, des eſpèces de braſſelets aux bras, des bottines rouges qui lui montent juſqu'aux cuiſſes, ſa toque de velours noir & à l'Eſpagnole, de forme ronde, élevée environ d'une dixaine de pouces ; pluſieurs plumes noires & rouges liées par un nœuds de diamants ombragent cette coëffure.

Habillement de GABRIELLE.

L'habit de GABRIELLE eſt de drap d'argent, ou de damas ou ſatin blanc brodé en argent ; ſon manteau eſt de ſemblable couleur, doublé de queues d'hermine ; ſa parure eſt compoſée de perles & de diamants ; elle a des braſſelets de même.

Habillement de RAOUL DE COUCI.

RAOUL DE COUCI a tout ce qui caractériſe le chevalier banneret ; il a auſſi autour du cou une

Digitized by Google

chaîne d'or enrichie de diamants ; son manteau est de velours bleu céleste, doublé d'hermine, & parsemé de fleurs d'or; sur l'épaule droite est appliquée une large croix d'étoffe rouge, où sont inscrits ces mots : DIEX VOLT, (le signe des croisés) ; son casque doré est surmonté d'un panache blanc, son écharpe soutenue par une aigrette de diamants, est de même couleur, que celle de GABRIELLE ; il a des bottines rouges auxquelles sont attachés des éperons dorés ; la poignée de son épée est en forme de croix ; sa lance, dont la banderolle est un ruban blanc, & son bouclier ou écu, sont portés par son écuyer.

LE PREUX DE VERGI est habillé comme FAYEL : il a la même étoffe ; sa couleur est d'un gros verd ; sa fourure est de martre, & ses plumes sont vertes & blanches. Habillement du PREUX DE VERGI.

MONLAC a un habillement de satin brun doublé de jaune ; la premiere couleur étoit celle des écuyers ; son casque est un armet argenté sans timbre & sans pannache, en forme de *galerus* ; il a les bottines blanches, & les éperons argentés comme l'armet. Habillement de MONLAC, écuyer de COUCI.

RAYMOND ne porte point les armes de son maître qui habite en ce moment son château ; il a les simples habillemens de ce tems ; les autres écuyers Habillement de RAYMOND, écuyer de FAYEL.

Digitized by Google

& officiers de FAYEL ont le même costume. Les hommes d'armes de COUCI sont dans l'équipage guerrier, tel qu'il étoit alors, comme on nous représente ce qu'on appelloit *miles*.

Habillement d'ADELE.

Il est inutile d'observer qu'ADELE ne porte point de manteau, cette parure étant réservée dans ce siècle aux seules femmes de qualité; elle n'a aussi ni perles, ni diamants, & d'ailleurs elle est habillée comme sa maîtresse.

Ne point négliger ce qui contribue à l'illusion théâtrale.

Il paraîtra singulier que je me sois occupé un instant de ces bagatelles : mais on ne doit rien dédaigner de ce qui peut contribuer au plaisir de l'illusion théâtrale; la moindre négligence en cette partie, fait quelquefois tort à l'intelligence de la pièce. Il y a mille traits qui nous échappent à la représentation des admirables comédies de Moliere, parce que les comédiens n'observent pas avec assez de régularité le costume dans les habillements.

On compte plus de vingt de ces éditions subreptices.

Je profite de cette espèce d'entretien littéraire avec le public, pour le prévenir qu'on lui en impose sans cesse au sujet de prétendues éditions faites par l'auteur; il y en a même quelques-unes auxquelles on a affiché le titre fastueux & en même-tems absurde *d'œuvres philosophiques & morales, &c.* Je n'ai

Digitized by Google

point la prétention d'être philoſophe, encore moins de m'ériger en légiſlateur de morale : je ſouhaite ſeulement que mes faibles ouvrages puiſſent inſpirer l'amour de l'humanité; je n'ai jamais eu d'autre but : mais ce deſir que je partage avec les honnêtes gens qui ſe mêlent d'écrire, eſt encore bien éloigné de l'audacieuſe manie de vouloir être le précepteur du genre humain : *les hommes ſont enfants incorrigibles.* Voilà quels ſont les inconvéniens des contre-façons, odieux brigandage qu'on ne ſçauroit trop réprimer. Je n'ai donné nulle édition générale de mes œuvres ; je les revois tous les jours, & je n'imagine pas avoir encore acquis le droit d'annoncer un corps complet de mes productions. Il y a long-tems que j'ai inſéré dans tous les journaux un déſaveu formel, à propos de trois volumes de Poëſie qui portent le titre de mes ŒUVRES, & qui ſont un vrai ramas de ſottiſes & d'impertinences. Je n'ai publié juſqu'ici que COMMINGE, EUPHÉMIE, FAYEL, MÉRINVAL, LES LAMENTATIONS DE JÉRÉMIE, LES ÉPREUVES DU SENTIMENT, & les NOUVELLES HISTORIQUES. A l'égard de mes POESIES, je les livrerai à l'impreſſion ſucceſſivement &

Digitized by Google

dans le même format que les PIECES DE THÉATRE, les HISTOIRES, &c. & je craindrai toujours de les avoir fait paraître trop tôt, ainsi que mes autres ouvrages. Transportons-nous dans la postérité. Que de productions qui aujourd'hui nous semblent intéressantes, seront oubliées ! Il n'y a que la raison & le sentiment qui mettent un sceau durable à nos travaux ; instruire ou toucher, voilà quels doivent être les deux grands objets de tout homme qui écrit ; hors de-là, c'est se donner bien de la peine inutilement que d'habiller soit en vers, soit en prose des pensées communes & rebattues, où presque toujours le bel esprit est en contradiction avec le naturel. Je le redirai après un de nos maîtres, en prenant la liberté de changer la fin de son vers :

... Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est *durable*.



FAYEL,

Digitized by Google

Digitized by Google



Ch. Eisen, del. De Longueil Sculp. 1771.

Mourons.

Acte V. S. derniere.

Digitized by Google

FAYEL,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google



PERSONNAGES.

LE CHÂTELAIN DE FAYEL.

GABRIELLE DE VERGI.

LE SIRE DE COUCI.

LE PREUX DE VERGI.

RAYMOND, Ecuyer de FAYEL.

ADÈLE, qui a été Gouvernante de GABRIELLE.

MONLAC, Ecuyer de COUCI.

Autres Ecuyers & Officiers de FAYEL.

Autres Ecuyers & Hommes d'Armes de COUCI.

La Scène est près de Dijon, dans un Château appartenant au Seigneur de Fayel.

Digitized by Google



FAYEL,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le rideau se lève. Le théâtre représente l'appartement d'un château, un vestibule au bout, d'un côté un parc & de l'autre une tour.

SCÈNE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND, ADÈLE, *plusieurs autres Ecuyers & Officiers.*

FAYEL, *d'un des côtés du Théâtre, ouvrant une porte avec fureur, s'avançant sur la Scène précipitamment, & s'adressant à ses Écuyers & Officiers qui sont autour de lui dans diverses attitudes de douleur.*

NON, je n'écoute rien.

UN ECUYER.

Seigneur...

FAYEL *avançant toujours sur la Scène.*

Retirez-vous.

Digitized by Google

ADÈLE, *à Fayel.*

Nos larmes.

FAYEL.

Ne feront qu'allumer mon courroux.

ADÈLE.

Vous ne l'aimeriez plus ?

FAYEL.

Ah! je l'ai trop aimée!

ADÈLE.

Vous devez.

FAYEL.

Me venger. Dans la tour enfermée,
Qu'elle pleure.. à jamais .. ôtez-vous de ces lieux;
Tout me perce le cœur; tout me blesse les yeux.

ADÈLE, *tombant aux genoux de Fayel.*

Je tombe à vos genoux; daignez m'entendre encore;
Pour une épouse, hélas! mon amour vous implore;
De tous ses sentiments mes regards sont témoins;

Fayel ne l'écoute pas & montre une fureur sombre.

Au sortir du berçeau, confiée à mes soins,
Et des bras maternels entre mes bras remise,
Toujours à son devoir elle parut soumise;

Digitized by Google

L'innocente candeur l'éleva dans mon sein ;
Moi-même, à ses vertus j'ai tracé le chemin ;
Quel crime a pu flétrir une vie aussi pure ?

FAYEL, *avec emportement.*

Quel crime ? le plus noir, la plus cruelle injure,
Qu'auroit dû prévenir l'œil vengeur du soupçon.
Mais je ne prétends point éclaircir la raison
Qui me force à punir une épouse coupable.
Ciel ! de tant d'artifice une femme est capable !

à Adèle d'un ton concentré.

Dites-lui... que ses pleurs, dont j'étois si jaloux ;
Couleroient vainement dans le sein d'un époux,
Que je puis repousser les impuissantes armes
Qu'un sexe, qui sçait feindre, emprunte de ses charmes ;
Ces tyrans séducteurs ne règnent plus sur moi :
Son crime... Ma vengeance est tout ce que je voi.
Oui, d'un œil sans pitié, d'une ame indifférente,
Je verrois la perfide à mes pieds expirante ;
Je verrois, sans pâlir des horreurs de son sort,
Ses yeux, que j'adorois, se couvrir de la mort.
C'est elle qui sans cesse, avançant ma ruine,
De mille coups mortels me frappe & m'assassine !
Que mes maux, s'il se peut, passent tous dans son cœur !
Et... portez lui ma haine, & toute ma fureur.

Digitized by Google

ADÈLE.

Souffrez.

FAYEL.

Je ne veux rien entendre davantage.
C'est assez. Qu'on me laisse à l'excès de ma rage,
Qu'on me laisse. Sortez, & ne repliquez pas.
à Raymond.
Toi, demeure.
Ils sortent consternés.



SCÈNE II.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL, *se précipitant dans un fauteuil.*

LE Ciel retarde mon trépas!
Il me fait éprouver un tourment plus horrible!
Devoit-il me donner une ame si sensible,
Y verser tant d'amour avec tant de fureur?
à Raymond.
Cet écrit fut trouvé dans ces murs?

RAYMOND.

Oui, seigneur.

FAYEL.

Ne crains point d'animer une flamme jalouse;
Répéte: où?. . . . .

Digitized by Google

RAYMOND.

Près des lieux qu'habite votre épouse.

FAYEL, *toujours assis.*

Achevons d'enflammer un poison infernal ;
Relisons cet écrit à mon cœur si fatal :

Il tire de sa poche une lettre & lit haut.

» Envain tout combat ma tendresse ;
» Elle s'accroît avec le tems ;
» Je vous vois, je vous parle, & vous redis sans cesse
» Que vous êtes l'objet de tous mes sentiments,
» Que rien ne pourra les détruire ;
» Je chéris jusqu'aux pleurs que pour vous je répans ;
» Jamais l'amour n'eut sur moi plus d'empire,
» Et le sort me contraint à cacher cette ardeur !..
» Peut-être un jour viendra, trop lent pour mon bonheur...

Et le Ciel, ou plutôt ce barbare Génie,
Qui parut de tout tems s'armer contre ma vie,
Se jouant de mes maux, & m'accablant enfin,
M'ôte de cette lettre & l'adresse & la fin !
Et je ne connais pas la main qui l'a tracée !
De sentiments divers mon ame est oppressée...
Crois-tu que Gabrielle aura vu ce billet ?
Que penses-tu ? Peut-être une autre en est l'objet :

Digitized by Google

Trop prompt à condamner une épouse fidelle ;
Je céde à des soupçons, qui sont indignes d'elle.
Je doute qu'une femme, instruite à la vertu,
Cache sous tant d'attraits un cœur si corrompu,
Qu'elle outrage son nom, sa famille, son pere,
Qu'elle ose entretenir une flamme adultere,
Répandre l'amertume & l'horreur sur mon sort.
Quand on n'aima jamais avec plus de transport..

Il se leve avec fureur.

Est-ce à moi de douter ? On me hait, on m'offense ;
C'est envain que l'amour embrassoit sa défense :
Le crime est avéré. Voilà pour quel sujet
Ses jours sont consumés par un chagrin secret ;
D'où naît ce sombre ennui que ma tendresse irrite ;
Qui jusques dans mes bras la poursuit & l'agite !
J'ai découvert enfin la source de ces pleurs,
Qui des plaisirs d'hymen corrompoient les douceurs ;
Je voulois dévoiler ce ténébreux mystere,
Et c'est en ce moment la foudre qui m'éclaire !
Sur mes yeux qui fuyoient ce funeste flambeau,
Ma raison complaisante étendoit le bandeau !
Malheureux ! j'accusois la seule indifférence
De ces tristes froideurs, qui lassoient ma constance.

Digitized by Google

Du moins, si j'adorois l'ingrate sans retour,
Je pouvois espérer de l'attendrir un jour
A force de soupirs, de prières, de larmes..
Eh! qui sent plus que moi le pouvoir de ses charmes?
Elle est sensible! elle aime! & c'est un autre! ô Ciel!

à Raymond.

Enfonce le poignard dans le sein de Fayel;
Montre-moi mon rival; hâte-toi de m'instruire;
Dis, dis, quel est le cœur qu'il faut que je déchire.

RAYMOND.

Je n'ai rien découvert. Ce guerrier révéré,
Dans un château voisin, loin des cours retiré,
Qui mérita ce nom, le prix de la vaillance,
Et de qui votre épouse a reçu la naissance,
Le PREUX de Vergi seul fut jusques à ce jour
Par vos ordres, seigneur, admis en ce séjour.

FAYEL.

Il verra mes tourmens, l'excès de mon supplice;
Quoique Vergi soit pere, il me rendra justice;
Entre sa fille & moi, l'honneur prononcera;
Contre la voix du sang lui-même il s'armera.

Le *PREUX*. On ne peut guères débrouiller l'origine de ces *PREUX*, dont parlent tant nos anciens romanciers; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on donnoit ce nom aux chevaliers d'une valeur éprouvée.

Digitized by Google

Qu'elle souffre...Eh! que veut mon cœur impitoyable?
La fureur qui m'anime est-elle insatiable?
Faut-il sçavoir haïr comme je sais aimer?
Dans l'ombre d'une tour, j'ai pu la renfermer,
La voir à mes genoux prête à perdre la vie!
Ah! cher ami, sans doute, elle est assez punie;
J'aurai rempli ses sens de douleur & d'effroi;
Elle verse des pleurs... & ce n'est pas pour toi,
Trop faible époux, renonce à venger ton injure;
Vas, cours t'humilier aux pieds de la parjure,
Implorer un pardon, que tu n'obtiendras pas...
Non, ne soutenons plus d'inutiles combats:
Sçachons-en triompher; que la haine plus forte
Seule aujourd'hui décide, & sur l'amour l'emporte...
Quelqu'un vient, c'est Vergi; qui l'amène en ces lieux?

à Raymond.

Porte de tous côtés des regards curieux:
La plus faible clarté perçant la nuit du crime,
Peut, au coup qui l'attend, indiquer la victime.
Examine; sur-tout tâche de t'assurer
Du mortel odieux qu'on m'ose préférer.
Ce cœur, qui de l'amour ressent la violence,
Avec la même ardeur brûle pour la vengeance.

Digitized by Google



SCÈNE III.

FAYEL, VERGI.

VERGI.

Je venois voir ma fille, & près d'elle adoucir
D'un âge qui s'éteint le sombre déplaisir;
Mon cœur, hélas! qu'afflige une vérité dure,
Cherche à se consoler au sein de la nature:
Elle nous touche plus au déclin de nos ans,
Et nos derniers regards demandent nos enfants.
Quoi! lorsqu'avec transport, j'ouvre les bras d'un père,
Je n'y vois point voler cette fille si chère!
Qui peut la dérober à mes embrassements?
J'interroge: on se tait, ou des gémissements
Jettent un trouble affreux dans mon ame inquiete;
Tout présente à ma vue une douleur muete;
Vous-même en ce moment...vous soupirez, ô Ciel!
Tirez-moi par pitié de ce doute cruel;
Parlez... Quelque danger menaceroit sa vie?
Ma fille..à ma vieillesse elle seroit ravie?

FAYEL, *avec une fureur renfermée.*

Non... elle vit, Seigneur... *avec emportement.*
Pour déchirer mon sein,

Pour y verser le fiel, le plus mortel venin,
Pour y porter l'enfer, & toutes les furies,
Pour me faire souffrir mille morts réunies.

VERGI.

Comment? Expliquez-vous...

FAYEL.

Mon honneur...

VERGI, *avec étonnement & fierté.*

Votre honneur!

FAYEL.

Que dis-je? Mon amour, tout est blessé, seigneur.
Le comble des tourments, le comble de l'outrage,
Des transports éternels de désespoir, de rage:
Voilà quel est mon sort.

VERGI.

Ma fille.. ô justes cieux!

FAYEL.

Me rend aussi cruel que je suis malheureux.
Ah! mon pere! ah! Vergi! vous savez si je l'aime!
Elle auroit d'un époux fait le bonheur suprême;
A la cour de Philippe, appellé par le rang,
Joignant à la faveur, la noblesse du sang,

Digitized by Google

Osant même nourrir la superbe espérance
De balancer un jour l'ACHILLE DE LA FRANCE,
Cher aux Montmorencis, aux Dreux, aux Dammartins,
L'égal des Châtillons, des Harcourts, des Destaings,
Seigneur, j'ai pu quitter les bords qui m'ont vû naître,
Et Français & Mailli servir un nouveau maître,
De votre duc enfin venir prendre des loix,
Quand l'orgueil de mon nom ne cédoit qu'à des rois.
Au séjour, où des lys le ciel fixa le thrône,
J'ai préféré les champs arrosés de la Saone;
J'ai marché sur vos pas; près des murs de Dijon,
J'ai fermé la carriere à mon ambition;
Revêtus de la croix, plein d'une ardeur sublime,
Nos braves chevaliers, aux remparts de Solime,
Courent mêler, sans moi, sur leurs fronts triomphans,
Les palmes d'Idumée, à leurs lauriers sanglants;
Ce prix de la valeur, la gloire, ma famille,
J'ai tout abandonné, seigneur, pour votre fille;

L'*ACHILLE DE LA FRANCE*. Guillaume Desbarres, grand sénéchal de la couronne, & qui par sa bravoure mérita le glorieux surnom d'*ACHILLE DE LA FRANCE*.

Et Français & Mailli. Quelques historiens ont prétendu que le seigneur de Fayel étoit de la maison de Mailli.

Digitized by Google

Je suis venu former au pied de vos autels,
D'un hymen desiré les liens solemnels;
Et lorsque chaque instant enflammoit ma tendresse,
Qu'elle étoit de mon cœur souveraine maitresse,
Lorsqu'amant idolâtre, & toujours plus épris,
Je briguois un regard de ses yeux attendris..
Elle me haïssoit.. elle étoit infidelle.

VERGI.

Ce bras appesanti va se lever sur elle,
Et vous épargnera le soin de la punir...

Il fait quelques pas, & revient, & après une longue pause.

La fille de Vergi ne sauroit vous trahir.

FAYEL.

C'étoit peu de n'offrir à ma vive tendresse
Qu'un spectacle offensant de gêne & de tristesse,
De rejetter les dons que lui faisoit ma main,
D'opposer à mes feux les froideurs du dédain,
De me percer de traits, qui sans cesse en mon ame
Revenoient irriter mes fureurs & ma flamme:
Il falloit, il falloit qu'un trop sensible époux
Fût aujourd'hui, grand Dieu! frappé de tous les coups;
Qu'il ne me restât rien, dans un tourment si rude,
Qui pût flatter mon cœur de quelque incertitude.

Digitized by Google

Non, je ne puis douter de mon malheur affreux ;
Jugez s'il est au comble ; en croirez-vous vos yeux ?

Il lui donne la lettre.

VERGI *à peine y a jetté les yeux.* (*à part.*)

O Ciel ! *Il cherche à se remettre de son trouble,* (*à Fayel.*)
De ce billet je cherche en vain l'adresse,
La fin, le seing.. (*à part.*) cachons le trouble qui m'oppresse.

FAYEL.

C'est ainsi qu'en mes mains le hasard l'a remis.
Il a trop éclairé votre malheureux fils ;
La vérité terrible a rompu le nuage.

VERGI, *déchirant la lettre, & la jettant à ses pieds.*

Voilà comme on reçoit un pareil témoignage.

FAYEL.

Que faites-vous ?

VERGI.

J'écarte un indigne soupçon,
Et mon esprit plus sûr se sert de sa raison.
Vous pouvez sur la foi d'un indice semblable
Condamner votre épouse, & la juger coupable !
Ce billet, sans dessein peut-être ici laissé,
Qui vous dit qu'à ma fille il étoit adressé ?
Et quand un fol amour osant tout se permettre,
Auroit jusqu'en ses mains fait tomber cette lettre,

Quand son cœur, contre vous en secret prévenu,
Sous le joug de l'hymen gémiroit abattu,
Que malgré son devoir, à vos feux insensible,
Elle n'éprouveroit qu'un dégoût invincible,
Pensez-vous que l'honneur dont elle suit la loi,
Partage des Vergis, qu'elle a reçu de moi,
Ne l'eût pas engagée à se montrer rebelle,
A l'essor indiscret d'une flamme infidelle?
Dans une ame formée à de hauts sentimens,
La vertu sçait combattre & dompter les penchans;
L'orgueil seul lui suffit pour s'armer d'un courage,
Qui soumet la nature au frein de l'esclavage.
Vous demandez pourquoi, livrée à la douleur,
Ma fille de ses jours voit se faner la fleur,
D'où vient que sous l'ennui ses yeux s'appesantissent,
Quel sujet fait couler ces pleurs qui les remplissent,
La cause de ses maux... C'est vous, cruel, c'est vous,
C'est vous, qui n'écoutez que des transports jaloux,
Dont l'amour inquiet, soupçonneux & bizarre,
A toutes les fureurs de la haine barbare;
C'est vous, qui peu content de déchirer un cœur,
Y versez goûte à goûte un poison destructeur;
C'est vous, qui lui rendez l'existence odieuse,
Qui plongez au tombeau ma fille malheureuse!
Eh bien!

Digitized by Google

Eh bien ! traînez-y donc un pere infortuné ;
Que mon triste destin par vous soit terminé ;
De mon gendre, j'attends cette faveur suprême :
Qu'il m'immole... Ah ! Fayel, est-ce ainsi que l'on aime ?
Toujours vous enflammer d'un aveugle courroux !
L'amour a, croyez-moi, des sentiments plus doux :
Il fuit l'emportement, la triste défiance ;
Aliment des vertus, il est leur récompense ;
Au chemin de l'honneur, il affermit nos pas,
Et conduit le guerrier au milieu des combats :
Vous rejettez sur lui cette langueur oisive,
Où l'ame d'un soldat peut demeurer captive !
C'est l'amour qui, la palme & la croix à la main,
S'indigne, & vous appelle aux rives du Jourdain.
Si vous aimez ma fille, allez, plein d'un beau zèle,
Servir notre Dieu même, & venger sa querelle.
Ah ! que ne puis-je encor, héros si respectés,
O Vienne, ô Beaufremont, combattre à vos côtés !
Mais l'âge ici m'enchaîne, & mon sang qui se glace
Ne laisse à mes desirs qu'une impuissante audace !

O Vienne, ô Beaufremont. On sçait que ce sont des plus anciennes maisons de Bourgogne.

Aux plaines de Damas, défenseur de la foi ;
Allez tenir ma place, & triomphez pour moi.
Revenez déposer aux pieds de Gabrielle
Les lauriers du héros, seul présent digne d'elle ;
Alors vous lui prouvez vos feux & votre amour ;
Alors, je vous réponds de son juste retour.

FAYEL.

Gabrielle .. mon pere .. elle seroit fidelle !
Elle n'auroit point lu celle lettre cruelle !
Elle pourroit m'aimer !

VERGI.

Elle vous aimera ;
Et de nouveaux liens l'amour l'enchaînera :
Non, l'hymen ne doit pas accuser sa tendresse ;
Je vous l'ai dit : sensible au soupçon qui la blesse,
La fille de Vergi ne peut trahir l'honneur.
Mais un démon jaloux corrompt votre bonheur.

FAYEL, *avec transport.*

Oui, je suis un cruel qui s'enivre de larmes,
Qui se plaît à semer le trouble, les allarmes,
Qui nourrit dans son sein un vautour renaissant ;
Oui, je suis un barbare, un tigre rugissant
Qui sans cesse demande à déchirer sa proie.
Contre mon propre cœur, ma rage se déploye.

Digitized by Google

Le ciel a dans mon ame, ouverte aux noirs soupçons,
Allumé tous les feux, versé tous les poisons;
Tout, la nature même a reçu des outrages
De ce cœur emporté d'orages en orages.
Mon caractere altier, violent, effréné,
A son essor fougueux étoit abandonné;
Le monde à mes regards devenu haïssable,
Chaque jour, me rendoit plus dur, plus intraitable:
Je vis dans Gabrielle un objet enchanteur,
Et dès ce même instant, je n'eus qu'une fureur,
Qui toutes les rassemble & dévore mon ame,
La fureur de l'amour, sa plus ardente flamme;
Je livrai tous mes sens à sa séduction;
Voilà mon seul transport, ma seule passion,
Le soutien, le tourment, le charme de ma vie!
Je porte cette ardeur jusqu'à l'idolâtrie.
Fayel connaît un maître, & mon tyran jamais,
Ne regna plus sur moi, ne m'offrit plus d'attraits;
Une larme échappée à ses yeux, où sans cesse
Je reprends l'aliment de ma jalouse ivresse,

Tout, la nature même. Fayel s'étoit armé contre son pere.

Le monde à mes regards. Il étoit devenu farouche, misantrope; l'histoire nous le dépeint, tel qu'on l'annonce ici, le plus violent & le plus emporté des hommes.

Digitized by Google

Un seul de ses soupirs, une ombre de chagrin
Qui ternit de son front l'éclat pur & serein,
Me causent un supplice horrible, insupportable;
Et.. jugez si mon sort est assez déplorable,
Si le ciel à ma rage égale mon malheur,
Si je mérite assez & la haîne & l'horreur,
Ou plutôt la pitié, qui sans doute m'est due:
J'idolâtre une épouse.. & c'est moi qui la tue!

VERGI.

Quoi? Votre bras...

FAYEL.

Mon bras n'a point versé son sang;
Je n'ai point enfoncé le couteau dans son flanc;
Mais j'y porte une mort plus cruelle, plus lente!
Mais j'ai pu dans la tour la traîner expirante!
C'est dans ces murs remplis d'un effroi ténébreux,
Que Gabrielle en pleurs lève au ciel ses beaux yeux,
Gémit d'un noir penchant à tous deux si funeste,
Meurt dans le désespoir, m'accuse, me déteste..
Allez la rendre au jour; on vous obéira,
Mon pere, à votre voix sa prison s'ouvrira;
Allez, & dissipez ses mortelles allarmes;
Peignez-lui mes remords, mon repentir, mes larmes,

Digitized by Google

Mon amour, mon amour qui va tout réparer;
Non, mon cœur n'a jamais cessé de l'adorer.
L'excès de ma tendresse a fait seul tout mon crime.
Je suis de mes fureurs la premiere victime.
Que mes soupçons honteux, nos maux soient oubliés;
Du moins qu'elle me voye expirer à ses piés.

Il sort.

SCÈNE IV.

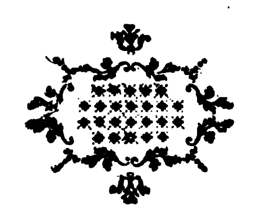
VERGI, *seul, après une longue pause.*

AH! pere malheureux!. accablé de la foudre,
Je ne sais que penser, je ne sais que résoudre.
Qu'ai-je lu? De Couci j'ai reconnu la main!
Auroit-il emporté sur les bords du Jourdain
Cet amour qui, par moi flatté dans sa naissance,
Lui fit de ma famille esperer l'alliance,
Et que depuis, la haîne entre nos deux maisons,
Nos débats éternels, & nos divisions
Ont dû vaincre, ou du moins condamner au silence.
Ma fille.. seroient-ils tous deux d'intelligence?
Je la portai mourante aux marches de l'autel,
Et je la mis en pleurs dans les bras d'un cruel.

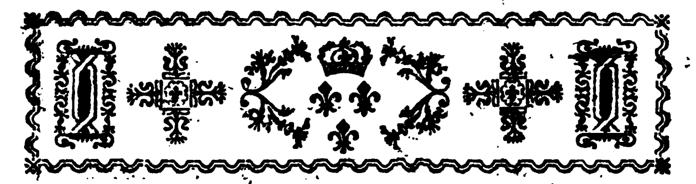
Peut-être d'un amant l'image trop chérie
Vient se représenter à son ame attendrie..
Elle peut soupirer, se combattre, mourir :
Mais sa foi, son honneur ne peut se démentir.
De l'ombre d'une faute elle est même incapable ;
Elle n'entretient point une flamme coupable ;
Gabrielle... j'en crois un sentiment secret,
N'a point jetté les yeux sur ce fatal billet.
Ne songeons aujourd'hui qu'à nous montrer sensible ;
Allons la retirer de ce séjour horrible.
Sur-tout, sur ce billet n'éclairons point Fayel ;
S'il va craindre un rival, ma fille expire, ô ciel !
Un amour furieux demande une victime,
Et les transports jaloux sont toujours près du crime.

(*On baisse le rideau.*)

FIN DU PREMIER ACTE.



Digitized by Google



ACTE II.

On lève la toile ; on voit l'intérieur d'une tour qui a toute l'horreur d'une prison ; au milieu est une petite table peu élévée, sur laquelle sont posés une écritoire, du papier & une lampe qui éclaire à peine ; à quelque distance, est une chaise de paille, &c.



SCÈNE PREMIERE.

GABRIELLE, *seule.*

GABRIELLE *est à genoux, les cheveux épars, les deux bras croisés, & la tête appuyée sur le milieu de la table ; elle tourne les yeux au ciel, avec un long soupir, en élevant ses deux mains jointes ; elle en met une sur son cœur, & retombe dans son accablante situation : cette scène muette doit durer quelques minutes.*



SCÈNE II.

GABRIELLE, ADÈLE.

ADÈLE.

MADAME.. (*à part.*) En quel état elle s'offre à mes yeux!
Madame, écoutez-moi; calmez ce trouble affreux...

Gabrielle fait plusieurs signes de la main à Adèle pour l'engager à se retirer, & reprend la même attitude.

C'est vous qui refusez de me voir, de m'entendre!
A ce prix de mes soins devois-je, hélas! m'attendre?

Gabrielle fait le même geste.

Vous fuyez mes regards! Vous me cachez vos pleurs!
Versez-les dans un sein ouvert à vos douleurs..

GABRIELLE, *relevant la tête, & d'un ton pénétré.*

Qu'on me laisse.

ADÈLE.

Daignez..

GABRIELLE.

Retirez-vous.

ADÈLE.

Cruelle;
Pouvez-vous affliger la malheureuse Adèle?

Digitized by Google

Elle ne ſent que trop l'excès de vos chagrins ;
Elle pleure avec vous ſur vos triſtes deſtins.
Avez-vous oublié qu'à peine à la lumiere
Vous eûtes entr'ouvert une faible paupiere,
Je vous pris dans mes bras, qu'entre ma fille & vous,
Je ne diſtinguai point ces mouvemens ſi doux,
Du plus puiſſant amour le touchant caractere ?
Votre mere elle-même..

GABRIELLE.

Ah ! je n'ai plus de mere !

ADÈLE.

J'en ai pour vous le cœur, & vous le déchirez !
De vos ſecrets ennuis mes ſens ſont pénétrés.

GABRIELLE, *relevant la tête.*

Adèle, que veux-tu ?

ADÈLE.

Qu'à mes larmes ſenſible,
Vous tentiez d'adoucir ce déſeſpoir horrible.

GABRIELLE.

Dis plutôt que j'ajoute aux horreurs de la mort ;
C'eſt ici qu'eſt marqué le terme de mon ſort ;
C'eſt ici que la tombe attend ma triſte cendre ;
Il ne me reſte plus qu'une marche à deſcendre,
Et.. je m'y précipite.

Digitized by Google

ADÈLE.

Egarement cruel !

Madame, eſperez tout du ciel vengeur.

GABRIELLE.

Le ciel,

Adèle !.. il fait mes maux, il fait mon innocence,
Mes efforts, mes combats.. tu vois ma récompenſe !

ADÈLE.

D'un voile impénétrable il couvre ſes décrets.
Le crime rarement jouit d'un long ſuccès.
La vertu malheureuſe en a plus de conſtance;
Un triomphe certain couronne ſa fouffrance.
Eh, comptez-vous pour rien de ne ſentir jamais
Ces remords dévorans, le tourment des forfaits ?
Ma fille.. permettez ce nom à ma tendreſſe,
Madame, mon amour vous conjure, vous preſſe;
Adèle ſuppliante embraſſe vos genoux:
Ne la rejettez point; de grace, levez-vous.

Adèle ſoulève Gabrielle comme malgré elle, la prend dans ſes bras, & va l'aſſeoir ſur une chaiſe qui eſt un peu éloignée de la table.

Rappelez à ma voix votre ame fugitive.

GABRIELLE.

Tu peux m'aimer, Adèle, & vouloir que je vive !
Ce ſommeil de douleur auroit fini mes jours.
Quel fruit me reviendra de tes cruels ſecours ?

Digitized by Google

La mort est l'espoir seul de l'infortune extrême...
Quand mon cœur, chaque instant, armé contre lui-même,
De traits qui lui sont chers, loin de s'entretenir,
Tâchoit d'en écarter le moindre souvenir,
Puisoit dans ma raison une force incertaine
Pour s'immoler entier au tyran qui l'enchaîne;
Quand voulant m'aveugler sur ma sombre langueur,
Mon devoir s'efforçoit de m'en cacher l'auteur,
D'affaiblir une image, au fond de l'ame empreinte;
Lorsque je repoussois la plus legere plainte,
Ce qui pouvoit nourrir un malheureux penchant,
Par la vertu détruit, & toujours renaissant;
Le soupçon ombrageux qui m'assiège sans cesse,
Avec des yeux jaloux observe ma tristesse;
Il ne m'est pas permis, au comble du malheur,
De laisser un soupir s'échapper de mon cœur!
Ainsi qu'une coupable à périr condamnée,
C'est dans un noir cachot que je suis entraînée.
De sanglots douloureux, mes cris entrecoupés,
Les pieds de mon bourreau de mes larmes trempés,
La lumiere du jour prête à m'être ravie,
Rien ne peut d'un cruel désarmer la furie!
Sans l'avoir mérité, soumise au châtiment,
Eprouvant en secret un plus affreux tourment,

Digitized by Google

D'amertumes nourrie, & de pleurs abreuvée,
A des bruits outrageans peut-être réservée,
Je meurs, victime enfin d'un trop barbare époux!
Eh!.. Ce n'est pas Couci qui m'eût porté ces coups!..
Quel nom j'ai prononcé! Qu'ai-je dit, malheureuse?..
Peins-toi ce digne objet d'une ardeur vertueuse,
Que de ses dons heureux la nature embellit,
Qui joint à la valeur les graces & l'esprit,
Des chevaliers Français la gloire & le modèle...

ADÈLE.

Il le faut oublier!

GABRIELLE.

Je le sais, chere Adèle;
Je sais que de mon cœur je devrois le bannir,
Et l'inhumain Fayel m'en fait trop souvenir!
Oui, pour jamais, Adèle, éloignons cette image
Qui dans mes sens excite un éternel orage..
Que fait-il sur ces bords, théâtre des combats,
Où nos héros chrétiens vont chercher le trépas?
Auroit-il de son sang arrosé cette terre?
Cueille-t-il des lauriers dans ces champs de la guerre?

Les graces & l'esprit. Raoul de Couci a composé des chansons que l'on comparoit dans le tems à celles d'Abailard.

Digitized by Google

S'il étoit informé qu'aux autels, malgré moi,
Un pere a diſpoſé de ma main, de ma foi,
Que je ſuis aſſervie au pouvoir d'un barbare,
Que dans les bras d'un autre.. Adèle.. je m'égare:
Je n'y veux plus ſonger, & j'en parle toujours!
La raiſon, le devoir me ſont d'un vain ſecours!
Arrache donc ce trait de mon ame expirante;
Chere Adèle, ſoutiens ma force languiſſante;
Parle-moi d'un époux, qui fait tous mes malheurs;
Dis-moi: pour quel ſujet s'allument ſes fureurs?
Qui peut envenimer ſa ſombre jalouſie,
Contre de faibles jours armer ſa barbarie?

ADÈLE.

J'ignore le motif de ces nouveaux excès;
Il parait dominé par les plus noirs accès;
C'eſt un lion terrible, étincelant de rage
Qui dévore de l'œil, & s'apprête au carnage;
Jamais ce cœur brulant, à ſes transports livré,
Par les ſoupçons jaloux ne fut plus déchiré;
Cependant à travers cette fureur extrême,
On découvre aiſément que le cruel vous aime.

GABRIELLE.

Il m'aime, chere Adèle! ah! qu'eſt-ce donc qu'aimer,
Si de ſemblables feux l'amour peut s'enflammer?

Digitized by Google

On n'aime point ainsi.. j'en suis trop assurée.

ADÈLE.

Croyez-en mes conseils, ma tendresse éclairée:
A vos pieds, d'un seul mot, vous pouvez appeller,
Et calmer ce tyran, qui nous fait tous trembler:
Qu'une lettre touchante, à mes mains confiée,
Reçoive vos douleurs, & lui soit envoyée,
Qu'il lise...

GABRIELLE.

Est-ce bien toi, qui m'oses proposer
D'implorer la pitié, quand j'ai droit d'accuser,
Que dis-je, de punir l'auteur de mon supplice,
Si la force toujours appuyoit la justice?
Quel crime ai-je commis? de l'aveu paternel,
Je goûtois les douceurs d'un penchant mutuel.
Couci, de qui la race en héros si féconde,
Voit monter ses rameaux jusqu'aux maîtres du monde,
Étoit prêt d'allier par des nœuds assortis,
La splendeur de son nom à l'éclat des Vergis.
Un débat imprévu vient diviser nos pères;
Il me faut renoncer à des ardeurs si chères,

Jusqu'aux maîtres du monde. Couci étoit allié aux maisons souveraines de France, d'Ecosse, de Savoye, de Lorraine, &c.

Digitized by Google

Étouffer les soupirs de mon cœur mutiné,
D'un autre que l'amant qui m'étoit destiné,
Subir, & pour jamais, le joug insupportable,
D'un devoir odieux esclave misérable,
Contrainte à me combattre, à me tyranniser,
Lutter contre des loix que j'ai dû m'imposer,
Trembler, à chaque instant, de surprendre en mon ame
Quelque étincelle, hélas! de ma premiere flamme,
Redouter d'éclaircir des sentimens confus....
O Dieu! que sans mélange il est peu de vertus!
Et, lorsqu'on y descend, quel cœur n'est point coupable?
Il n'est qu'un seul reméde au tourment qui m'accable:
Adèle, cette mort, trop lente pour mes vœux,
Ne sçauroit assez tôt fermer mes tristes yeux.
Si tu m'aimes, tu dois souhaiter que j'expire;
Le trépas mettra fin au mal qui me déchire;
Et qui te répondra, si je vis plus longtems,
Que ma fierté résiste à des assauts constants?
Car tous ces mouvements, qu'à regret on surmonte,
Ce n'est point la vertu, c'est l'orgueil qui les dompte.
Laisse-moi donc mourir, digne encor de pitié,
Digne de mon estime & de ton amitié.
Si tu voyois un jour cet objet de ma peine,
Dont jusques au cercueil j'aurai traîné la chaîne...

Digitized by Google

Ce n'eſt pas avec toi qu'il faut diſſimuler;
Pour lui, plus que jamais mon cœur ſe ſent troubler;
Dis lui que cet amour.. non, ſoutiens mieux ma gloire,
Adèle, que Couci reſpecte ma mémoire;
Qu'il prête plus de force à mon dernier ſoupir,
Qu'il penſe que j'ai pu triompher.. & mourir!

ADÈLE.

Madame...

GABRIELLE.

En ce moment où s'entr'ouvre ma tombe,
Où laſſe de combattre, à la fin je ſuccombe,
Je voudrois voir mon père, expirer dans ſes bras.
Quoique vers cet abîme il ait conduit mes pas
Ceux à qui nous devons, Adèle, la naiſſance,
Semblent nous conſoler par leur ſeule préſence,
Et les doux nœuds du ſang; tout prêts d'être rompus,
Nous deviennent plus chers, & ſe reſſerrent plus.
Que dans ſon ſein mon ame exhalée...



SCÈNE

Digitized by Google



SCÈNE III.

GABRIELLE, VERGI, ADÈLE.

GABRIELLE *appercevant son pere, s'efforce de se lever, & va tomber dans ses bras.*

AH! mon pere!

VERGI *cédant à sa tendresse, embrasse sa fille.*

Ma fille!... *Il reprend sa fermeté & change de ton.*

Gabrielle, il faut ne me rien taire,
Répondre à ma franchise avec sincérité,
Et ne pas offenser du moins la vérité.
Sans doute, des vertus dans votre ame gravées
Quelques-unes encor s'y seront conservées.
Avant que de poursuivre un plus long entretien,
J'attens de vous un mot. Examinez-vous bien:
Ce mot décidera ce qui me reste à faire:
Dois-je être votre juge?... *Avec attendrissement.*
Ou serais-je ton pere?

GABRIELLE, *avec une noble fermeté.*

Mon pere. Avez-vous pu balancer un instant,
Seigneur, & m'accabler par ce doute affligeant?

Digitized by Google

Je sçais ce que je dois au rang de ma famille,
A l'honneur de porter le nom de votre fille;
C'est vous en dire assez, pour mériter, Seigneur,
Que mon pere aujourd'hui daigne voir ma douleur.

VERGI, *regardant attentivement sa fille.*

De quelque audacieux, si l'ardeur insensée,
Par un nœud respecté n'étoit point repoussée,
Si jusques dans tes mains, un coupable billet
Apportoit les serments d'un amour indiscret,
Parle, que ferois-tu ?

GABRIELLE.

Ce que l'honneur commande;
De votre fille enfin ce qu'il faut qu'on attende;
Je connais de l'hymen les austeres égards;
Cet écrit n'auroit pas un seul de mes regards,
Et.. (*à part.*) qui pourroit, hélas! aspirer à me plaire ?

à son pere.

Mais d'où vient ?

VERGI *regardant sa fille avec plus d'attention & d'un ton encore plus ferme.*

Quelque fût cet amant téméraire,
Son rang, son fol amour...

Digitized by Google

GABRIELLE *marquant une espèce d'embarras.*

Seigneur.. je vous l'ai dit:
Je ne trahirai point l'honneur qui m'asservit.

VERGI *serrant Gabrielle dans son sein.*

Eh bien! si cette fille à mon cœur toujours chere
N'a point, & je l'en crois, de reproche à se faire;
Si, digne de mon sang dont l'éclat jusqu'ici
Dans six siècles entiers ne s'est pas démenti,
Elle a sçu conserver sa splendeur noble & pure;
Pourquoi ces noirs ennuis dont un époux murmure?

GABRIELLE *troublée.*

Vous me le demandez?.

VERGI.

Qu'ai-je entrevu?.. mes yeux
Veulent bien se fermer sur un trouble honteux.
Ma fille.. plains Fayel, le feu qui le dévore,
C'est un amant jaloux qui brûle, qui t'adore...

GABRIELLE.

Il m'aime, lui, mon pere! il ne peut que haïr.
Il m'aime! ah! les tourments qu'il me fait ressentir,

Dans six siècles entiers. La maison de *Vergi* étoit déjà une des plus illustres de la Bourgogne.

Mes yeux noyés de pleurs, ses fureurs, ses outrages;
Ces murs.. d'un cœur épris sont-ce les témoignages?

VERGI.

Je viens t'en retirer; par un retour constant,
Fayel s'est laissé vaincre, il gémit, il t'attend;
L'amour a de son front chassé toutes les ombres;
Je l'avois attendri; j'atteignois ces lieux sombres;
Il vole sur mes pas, plein d'un nouveau transport,
M'arrête.. enfin il céde, & va changer ton sort;
Tu n'éprouveras plus cette fureur jalouse;
Il te rend un époux.. qu'il retrouve une épouse.

GABRIELLE.

L'épouse de Fayel! oui, grace à vos rigueurs;
L'hymen joint nos destins, sans unir nos deux cœurs.
Le respect de moi-même, & ma persévérance,
Mes soupirs renfermés dans la nuit du silence,
Tout ce que le devoir impose de fardeau,
Je sçaurai le traîner jusqu'au bords du tombeau.
Mais arracher le trait dont mon ame est blessée,
Détruire un souvenir qui vit dans ma pensée,
Mais dans le fond du cœur préférer un cruel,
A... vous sçavez l'époux que me nommoit le ciel,
D'un tigre rugissant apprivoiser la rage,
Cet effort généreux surpasse mon courage,

Digitized by Google

Je ne puis qu'expirer, & j'attens ce moment
Comme l'unique terme à mon affreux tourment...

avec emportement.

Et pourquoi me contraindre à cacher ma blessure,
A dévorer des pleurs sous un maintien parjure?
Que ce cœur gémissant, à Fayel dévoilé,
Lui montre tous les maux dont il est accablé,
Qu'il apprenne qu'un autre....

VERGI.

Arrête, malheureuse;
Sont-ce là les transports d'une ame vertueuse?
Je frémis! si jamais Fayel étoit instruit
Qu'un seul de tes soupirs... A quoi suis-je réduit?

avec attendrissement.

Sçais-tu quel est ton sort, ô fille infortunée?
Sçais-tu.. que je te perds, qu'au cercueil entraînée..

GABRIELLE.

Pensez-vous que la mort dans toutes ses horreurs
Ne soit pas préférable à des jours de douleurs,
Et ne vaut-il pas mieux s'enfermer dans la tombe
Que de porter un cœur qui sans cesse succombe?

VERGI.

Et dis-moi: que te sert la vertu?

GABRIELLE.

La vertu
Ne sçauroit empêcher qu'on ne soit combattu,

Et le suprême effort de l'humaine sagesse,
N'est pas de triompher, mais de lutter sans cesse ;
Ce choc renaît toujours dans mes sens éperdus ;
Je résiste à mon cœur : qu'exigez-vous de plus ?

VERGI.

Que de tes sentimens tu te rendes maitresse,
Que tu domptes l'amour, qui n'est qu'une faiblesse.

GABRIELLE.

Dompter l'amour, mon pere ! ah ! vous ne savez pas
Ce que c'est que l'amour, son trouble, ses combats ;
Le nouveau sentiment dont il frappe notre ame,
Ce premier trait suivi d'une invincible flamme ?
Ce feu ne s'éteint point, & ces penchants si doux
Affermis par le tems, ne meurent qu'avec nous.
Cependant je répons, mon pere, de ma gloire ;
Jamais ce feu caché n'obtiendra la victoire.
Laissez-moi seulement implorer le trépas,
Finir ici mon sort... ne vous opposez pas...
Daignez...

VERGI.

C'est toi qui vas me fermer la paupiere ;
Le chagrin m'attendoit au bout de la carriere !
Un vieux soldat ainsi devoit-il expirer ?
O vous qu'un beau trépas acheva d'illustrer,

Digitized by Google

Qui pour notre foi ſainte avez perdu la vie,
Trop heureux chevaliers, que je vous porte envie!

A ſa fille d'un ton attendri.

Mes jours ſeront par toi conſumés de douleur,
Ma fille, tous mes vœux étoient pour ton bonheur.
Du pere de Couci la fierté révoltante,
M'a forcé d'arrêter une flamme naiſſante,
De ſerrer d'autres nœuds où je croyois, hélas!
Attacher ce bonheur qui fuit loin de tes pas.
Des plus affreux liens, mes mains t'ont enchaînée!
A ce joug accablant ſoumets ta deſtinée;
Obéis au devoir; crains ſurtout de montrer
Ce cœur qu'un œil jaloux s'attache à pénétrer.
Crois-moi: ſans offenſer la vérité ſuprême,
Ton ſexe a des ſecrets que l'amour, l'honneur même
Ordonne de cacher aux regards d'un époux,
Et qui doivent reſter entre le ciel & vous...
Écoute mes conſeils, & céde à ma priere;
Viens auprès de Fayel.. ma fille..

GABRIELLE, *avec un profond ſoupir.*

Allons, mon pere!

Du pere de Couci. Enguerrand de Couci, pere de Raoul de Couci, avoit joui ſous pluſieurs de nos rois de la plus haute faveur; ſon caractère dur & inflexible lui fit des ennemis.

SCÈNE IV.

GABRIELLE, VERGI, ADÈLE, UN ÉCUYER.

L'ECUYER *remettant une lettre à Vergi.*

CETTE lettre, seigneur, remise dans mes mains...

VERGI *avec précipitation.*

Donnez.. *Il regarde la suscription*, (*avec joie.*)
De nos croisés on m'apprend les destins!

L'Ecuyer sort.



SCÈNE V.

GABRIELLE, VERGI, ADÈLE.

VERGI *en ouvrant la lettre.*

C'EST ta cause, ô mon Dieu!
à peine a-t'il lu, il s'écrie.
Ptolémaïs rendue!
Je triomphe!.. à la fin te voilà confondue,

Ptolémaïs. Autrement nommée Acre ou St. Jean d'Acre, port nécessaire aux chrétiens pour conserver leurs conquêtes. Il y avoit près de deux ans que Lusignan en formoit le siege.

Digitized by Google

Puissançe de l'enfer! *Il jette encore durant quelques instants les yeux sur la lettre, quitte sa lecture.*

Nos dignes chevaliers,

Il s'adresse à sa fille.

A ce siége ont cueilli des moissons de lauriers.

Il lit encore tout bas, & interrompt encore sa lecture.

Que de beaux noms marqués du sceau de la victoire!
Le mien n'est point inscrit dans ces fastes de gloire!
Je n'ai pu partager l'éclat d'un pareil sort!
Ah! c'est-là pour mon cœur le vrai coup de la mort!

Il reprend la lettre & lit haut.

Beaumont, Lonchamp, Brézé, Châtelleraut, d'Avesnes,
Garlande, Mauvoisin, Rouvrai, Ponthieu, de Fiennes,
Les premiers, ont ouvert le chemin de l'honneur.

GABRIELLE *avec transport.*

Et Couci?

VERGI *lisant toujours à haute voix.*

Sous les yeux de Philippe vainqueur,
Joinville a sur la brêche arboré sa banniere,
Et du Mets au tombeau suit Chabanne & Dampierre.

Puissance de l'enfer. C'est Vergi qui parle, c'est un vieux chevalier plein d'enthousiasme pour les croisades.

Beaumont, Lonchamp, &c. Tous noms de notre antique noblesse, ainsi que les suivants, qui sont consacrés dans l'histoire de ce siècle.

Digitized by Google

Leur immortel renom ne peut s'étendre aſſés ;
Mais un jeune héros les a tous ſurpaſſés ;

Gabrielle laiſſe éclater plus d'intérêt.

C'eſt Raoul de Couci : ſon roi lui doit la vie ;
Un trait l'alloit percer : on frémit ; on s'écrie ;
Couci ſe précipite, & de ſon corps entier,
A celui du monarque il fait un bouclier ;
Le javelot l'atteint..

GABRIELLE *avec un cri.*

Ses jours?..

VERGI *à part.*

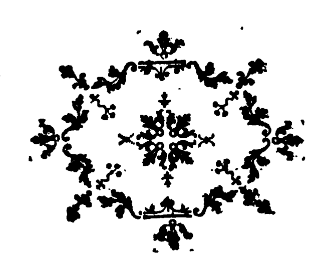
Dois-je pourſuivre ?

Dans les bras de ſon maître il va ceſſer de vivre.

GABRIELLE.

Il n'eſt plus.. *appercevant Fayel, & allant tomber ſur ſa chaiſe.*

Dieu ! Fayel ! je me meurs.



Digitized by Google



SCÈNE VI.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI.

FAYEL *se précipitant aux pieds de Gabrielle.*

Oui, c'est moi,
C'est moi qui, criminel, inhumain envers toi,
Ai pu te soupçonner, faire couler tes larmes,
Dans un sombre cachot enfermer tant de charmes!
C'est un cœur déchiré, plein de tous les transports,
Qui t'apporte ses feux, son trouble, ses remords..
Qui meurt à tes genoux.. pardonne, chere épouse,
Aux excès outrageans d'une ardeur trop jalouse;
Prens pitié des tourmens dont j'éprouve l'horreur;
Gabrielle.. l'amour est toute ma fureur.
Va, si je t'aimois moins, je serois moins coupable;
Fayel pleure à tes pieds.. le repentir l'accable.

à Vergi, à Adèle.

Mon pere.. à mes efforts unissez-vous tous deux:
Que j'obtienne du moins un regard de ses yeux!

GABRIELLE *éperdue de douleur.*

Ah!. laissez-moi mourir.

FAYEL.

Désarme cette haine:
Je te fais de mon cœur maitresse souveraine..
Non, je ne serai plus furieux, ni jaloux:
J'étouffe ces transports indignes d'un époux,
Je sçaurai repousser ces honteuses allarmes,
Estimer tes vertus, en adorant tes charmes;
Je veux que tes beaux jours plus sereins désormais
Coulent dans les douceurs d'une tranquille paix,
Que tu donnes des loix à mon ame asservie;
Au seul soin de t'aimer, je consacre ma vie;
Mais parle: sur ton front quelle sombre langueur,
Décele un noir chagrin qui surcharge ton cœur?

Il la regarde attentivement & reprend par degré son air ténébreux & farouche.

Mon œil surprend des pleurs qui t'échappent sans cesse..
Est-ce à l'ame innocente à sentir la tristesse?
Tu ne me réponds point?.. tu pleures.. quel objet..

GABRIELLE *avec effroi à son pere.*

Mon pere!... *Vergi lui jette un regard, & court à elle.*

FAYEL *avec emportement.*

Ah! j'ai saisi, perfide, ton secret!

VERGI *revenant à Fayel.*

Et toujours ces soupçons qui déchirent votre ame!
Toujours vous consumer d'une jalouse flamme!

Digitized by Google

Vous jettez dans ſon ſein le trouble & la terreur!
Elle n'oſe implorer un pere en ſa douleur!
Par la voix du courroux, votre amour ſe déclare!
Et vous voulez, cruel, être aimé? vous, barbare?
Achevez, achevez d'être ici ſon bourreau;
Elle n'a plus qu'un pas pour deſcendre au tombeau!

FAYEL *à Vergi.*

Eh bien! par mes fureurs jugez ſi je l'adore:
Oui, ce feu qui s'accroît me brûle, me dévore;
Oui, ſi jamais le ſort, par un coup trop fatal,
A mes yeux inquiets découvroit un rival..
Moi-même je frémis de tant de violence:
Je défierois l'enfer d'égaler ma vengeance.

à Gabrielle, avec tranſport.

Déchire donc ce cœur qui ne ſçauroit aimer,
Sans que tous les tranſports s'y viennent allumer;
C'eſt la derniere fois, ô trop chere victime,
Que je laiſſe éclater la fureur qui m'anime;
Une moins vive ardeur n'eſt pas digne de toi.
Quel mortel ſçait haïr, ſçait aimer comme moi!
Ne me refuſe pas cette main que je preſſe.

Il la couvre de baiſers & de larmes.

Où mon ame.. où mes pleurs s'attacheront ſans ceſſe..
Viens, viens, le plus épris des époux.. des amans,
Va te faire oublier tous ces affreux momens;

Digitized by Google

Objet de tous mes vœux, ma chere Gabrielle,
Tourne sur moi ces yeux qui te rendent si belle;
Ah! plûtôt qu'une larme en ternisse l'éclat,
Que j'expire cent fois.. *avec un noble emportement à Vergi.*
Je sers le Ciel, l'État,
Mon pere, de ses pieds je m'élance à la gloire;
Je porte ma banniere aux champs de la victoire,
Tandis que votre fils au sortir de ces lieux,
Remettra dans vos mains ce dépôt précieux..

Fayel passe avec vivacité son bras autour de Gabrielle, elle est d'un autre côté soutenue par Adèle, ils ont déjà fait quelques pas vers le fond du théâtre.

SCÈNE VII.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADÈLE.

A peine Fayel a-t-il apperçu Raymond qu'il quitte précipitamment Gabrielle, qui reste frappée d'étonnement avec son pere & Adèle, & il vole à son écuyer: quelques mots que Raymond dit à l'oreille de Fayel, lui cause la plus grande agitation; il sort en lançant des regards enflammés de fureur à Gabrielle.

Je porte ma banniere. Les seigneurs bannerets avoient leur banniere particuliere, leurs vassaux, leurs hommes d'armes, leurs officiers, écuyers, &ç. C'étoient des especes de petits souverains qui jouissoient d'une autorité absolue & qui souvent en abusoient; on retrouve encore des vestiges de ces anciens usages parmi les princes d'allemagne.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

GABRIELLE, VERGI, ADÈLE.

GABRIELLE. *à son pere.*

Et voilà donc l'époux à qui le Ciel m'enchaîne ?

VERGI *dans l'accablement.*

Quelle fureur nouvelle & l'agite & l'entraîne ?
Ses regards enflammés.. un si prompt changement !..
Je m'égare.. & me perds dans cet événement.

GABRIELLE *du sein de la profonde douleur, à son pere.*

Il est mort ! (*à part.*)
Je succombe & mon ame m'échappe !

VERGI *troublé.*

De quoi me parles-tu ?

GABRIELLE *en pleurant.*

Du seul coup qui me frappe.
Couci n'est plus ! helas ! que sont mes autres maux ?

VERGI.

Ma fille, Couci meurt de la mort des héros ;
C'est vaincre le trépas, c'est à jamais renaître.
Qu'il est beau, qu'il est doux d'expirer pour son maître !

Digitized by Google

Couci, du chevalier a toute la ſplendeur,
Et de ſa tombe, il MONTE AU TEMPLE DE L'HONNEUR.
C'eſt moi qu'il faut pleurer ! au ſein de la triſteſſe,
Se conſume & s'éteint une obſcure vieilleſſe !
Pour la premiere fois, j'ai connu la terreur :
J'ai vû l'inſtant affreux où s'échappoit ton cœur ;
Tremble, je te l'ai dit, on t'obſerve, on t'épie ;
Un ſeul mot, un ſoupir te coûtera la vie.
Le courroux eſt rentré dans le ſein de Fayel :
Tente tous les moyens d'adoucir ce cruel ;
Eſpere. Un cœur jaloux envain s'ouvre à la haine :
Ma fille, avec le tems la beauté le ramene.
Je ne te parle point de ce tourment ſecret..
La raiſon, la vertu t'arracheront ce trait ;
Suis mes pas ; qu'à mes loix ton ame s'abandonne ;
Un ami t'en conjure ; un pere te l'ordonne.

La toile s'abaiſſe.

Monté au temple de l'honneur. Expreſſion conſacrée dans le langage de l'ancienne chevalerie ; pour déſigner un chevalier parvenu au comble de la gloire, on diſoit qu'il étoit *monté au temple de l'honneur.*

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Digitized by Google

ACTE III.

On voit un parc d'une vaste étendue, dont les arbres aussi épais qu'élevés s'avancent sur le théâtre; dans le lointain on découvre un château, & une tour à côté, &c.

SCÈNE PREMIERE.

RAOUL DE COUCI, MONLAC;

Couci est précédé de sa banniere, & entouré d'écuyers & d'hommes d'armes, qui portent toutes les pièces d'une armure, une hache, une masse, des gantelets, des brassards, un casque, &c. & un trophée formé de drapeaux enlevés sur les Sarrasins, & entrelassé de plusieurs palmes, &c.

COUCI *faisant quelques pas, à Monlac.*

CES drapeaux remportés sur de fiers ennemis,
Vainqueurs de Lusignan, par Philippe soumis,

On voit un parc. Qu'on se souvienne que les parcs étoient alors ouverts & que ce fut ce même Philippe Auguste dont il est question ici, qui fit enfermer de murailles le parc de Vincennes.

Et d'hommes d'armes. Qu'on se rappelle que Couci étoit chevalier banneret; c'étoit la premiere classe des chevaliers ainsi nommés, parce qu'ils avoient seuls le droit de faire porter

Digitized by Google

Ces palmes de Syrie à leurs mains enlevées,
A nos héros chrétiens désormais réservées,
De mes faibles exploits cet appareil flatteur,
Ce noble prix enfin, dont un Dieu protecteur
A payé d'un soldat la bravoure & le zèle,
M'entretient de ma gloire.. & non de Gabrielle!

à ses autres écuyers & hommes d'armes.

Allez : que l'on m'attende auprès de ce séjour.

à Monlac qui porte la lance & le bouclier de Couci.

Monlac, reste avec moi.

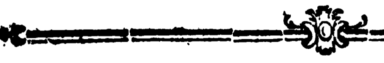
Les écuyers se retirent.

---

devant eux à la guerre leur banniere particuliere; elle étoit d'une forme quarrée, au lieu que celle des simples chevaliers étoit prolongée à deux pointes, comme on en voit encore à l'église dans quelques-unes de nos cérémonies religieuses; ces seigneurs bannerets avoient à leur service cinquante hommes d'armes, qui à leur tour avoient sous leurs ordres deux cavaliers & plusieurs domestiques; le nom de chevalier banneret ne s'est conservé qu'en Angleterre.

Monlac, reste avec moi. C'étoit l'écuyer du corps; ces sortes d'écuyers accompagnoient partout leur maitre; ils étoient chargés de sa lance, de son bouclier : celui de Couci est de forme ovale; la banderolle de sa lance est de couleur blanche, ainsi qu'un cordon de soie, mêlé de perles, qui est attaché à la partie supérieure de son casque. D'ailleurs on vient de lire à la fin de la préface comment mes personnages doivent être habillés.

Digitized by Google



SCÈNE II.

COUCI, MONLAC.

COUCI *avec vivacité.*

PARLONS de mon amour..

MONLAC.

Est-ce bien vous, seigneur, qui tenez ce langage,
Vous dont l'Asie encore admire le courage ?

COUCI.

Monlac, dans les périls j'ai montré ma valeur;
J'ai satisfait mon roi, ma patrie & l'honneur;
Attaché constamment aux loix qu'elle m'impose,
De ma religion j'ai défendu la cause,
Et sans que le devoir ait droit d'en murmurer,
A sa flamme aujourd'hui Couci peut se livrer.

vivement.

Profitons des moments d'une fête brillante
Qui retient à Dijon la marche impatiente

Qui retient à Dijon. On suppose que le duc de Bourgogne, ou le prince qui le représentoit, car Hugues étoit resté à la Terre Sainte, a invité Philippe-Auguste au retour de la Palestine à passer par Dijon ; c'est le chemin qui conduit à Paris, & ce

Digitized by Google

D'un roi victorieux, à Paris attendu.
Ami, tout mon bonheur va donc m'être rendu!
Du-moins je reverrai cette beauté si chere!
Tu penses que mes pas vers ce lieu solitaire,
Par un jeu du hazard, ont été détournés?
Par le plus tendre amour ils y sont amenés.

MONLAC.

Que dites-vous, Seigneur!

COUCI.

C'est ici la patrie
De l'objet enchanteur qui regne sur ma vie;
Dans ces climats heureux, non loin de ce séjour,
L'aimable Gabrielle ouvrit les yeux au jour;
Libre pour quelque instant, j'accours m'occuper d'elle,
Dans tout ce que je vois, adorer Gabrielle;
Vers ces bois, elle aura tourné ses premiers pas;
Ils auront vu s'accroître, & briller ses appas;

---

monarque effectivement prit la route de Lyon pour se rendre dans la capitale. La Bourgogne, dès le tems de Charles le simple, avoit ses ducs; un Richard dit le justicier, y commandoit en souverain plutôt qu'en vassal. Couci, aux portes de Dijon, a donc pu pour quelques momens se séparer de la cour, & quitter le roi.

Ami. Couci peut traiter Monlac d'ami: les écuyers étoient souvent les cadets des meilleures maisons; il n'est pas étonnant qu'ils fussent chers à leurs maîtres: ils étoient ordinairement les dépositaires de leurs secrets.

Digitized by Google

Elle sera venue y chercher la nature ;
Elle a toujours de l'art rejetté l'imposture ;
Ah ! tu ne connais pas le pouvoir de ses yeux !
Un regard dans mon ame alluma tous les feux.
Gabrielle jamais ne s'offrit à ta vue.
Par les travaux guerriers mon ardeur combattue
A, jusques à ce jour, retenu ces aveux
Qui flattent les ennuis de l'amour malheureux.
Figure-toi, Monlac, une beauté naissante
Que la tendre langueur rend encor plus touchante ;
Ces charmes ingénus, ce timide embarras,
Cette grace modeste au dessus des appas,
Peins-toi tous les attraits : voilà sous quelle image
L'aimable Gabrielle emporta mon hommage.
Contre l'abus du rang & de l'autorité,
Son pere, de Philippe imploroit l'équité ;
Les beaux yeux de sa fille étoient mouillés de larmes ;
Qu'avec transport mon cœur ressentit ses allarmes !

Son pere, de Philippe. Le Preux de Vergi étoit venu implorer le secours de Philippe-Auguste contre Hugues son souverain, qui, les armes à la main vouloit s'emparer de son comté ; Philippe fit rendre justice à l'offensé, & l'affermit dans ses possessions, aux conditions qu'il lui en feroit hommage en qualité de seigneur suzerain.

Digitized by Google

Toute la cour, Monlac, eut l'ame de Couci,
Et chérit comme moi la fille de Vergi;
Au louvre avec son pere elle fut amenée.
La fille des GRANDS ROIS, dont le noble hymenée
Vint au sang des Capets, dignes de leur grandeur,
Du sang de Charlemagne ajoûter la splendeur,
L'auguste Elisabeth, franchissant l'intervalle,
Parut dans Gabrielle accueillir son égale.
Un de ces jeux guerriers, qu'inventa le Français,
Pour nourrir la valeur dans le sein de la paix,

La fille des GRANDS ROIS. C'étoit la dénomination consacrée pour désigner les rois de notre seconde dynastie; les Français en adoroient encore la mémoire; Philippe-Auguste lui-même s'étoit proposé Charlemagne pour modele; sa femme nommée Isabelle, ou Elisabeth, fille de Beaudoin VI, comte de Hainault, descendoit en ligne directe d'Ermengarde, fille aînée de l'infortuné Charles, duc de Lorraine, frere de Lothaire II, & de Louis V; Elisabeth par son mariage réunit les deux maisons royales, & le sang de Charlemagne se confondit dans celui de Hugues-Capet. La nation vit cette alliance avec des transports de joie qui caractérisent la tendresse du Français pour ses maîtres; au reste Elisabeth étoit morte long-tems avant que le roi entreprit son voyage de la Terre Sainte.

Qu'inventa le Français. On est peu d'accord sur l'origine des tournois; les étrangers les appellent *combats Français* ou *à la maniere des Français*, ce qui pourroit faire croire que nous en sommes les inventeurs.

Digitized by Google

Acheva d'exciter une flamme immortelle ;
Vainqueur, j'obtins le prix des mains de Gabrielle ;
Dès cet instant, Monlac, ses chiffres, ses couleurs,
Sa devise, son nom, tout peignit mes ardeurs :
Gabrielle, en un mot, quelle fut mon ivresse !
Daigna me préférer, approuver ma tendresse ;
Je reçus de sa foi ce gage précieux,
Ce tissu, qu'elle-même orna de ses cheveux,
Présent cher à l'amour, où mes regards sans cesse
Adorent les faveurs de ma belle maitresse.
Nos mains se présentoient au lien solemnel ;
Les flambeaux de l'hymen s'allumoient sur l'autel ;
Ils sont éteints. L'orgueil, que suit bientôt la haîne,
Divise nos parents, & brise notre chaîne !
Je fis jusques au thrône éclater mes regrets ;
La douleur à l'amour prêta de nouveaux traits ;
Contre moi de Suger on arma la sagesse ;
Je pleurai dans son sein ; je gardai ma tendresse ;

Je reçus de sa foi. Il veut parler d'un brasselet de cheveux que lui avoit donné Gabrielle.

Contre moi, de Suger. Suger, abbé de Saint-Denis, élevé aux premieres places par ses seules vertus, tenant tout de son mérite personnel, ministre de deux grands souverains & régent du royaume pendant nos croisades. Il est à remarquer que ces

Digitized by Google

Gabrielle cédant aux rigueurs du devoir,
Évita mes regards, je partis sans la voir ;
Mais, hélas ! j'emportai son image chérie,
Que je rapporte encor du fond de la Syrie.

MONLAC.

Et quel est votre espoir ?

COUCI.

De presser des liens
Où s'attachent mes jours, & sans doute les siens ;
Gabrielle.. n'a pu devenir infidelle...
Sa foi.. Dieu ! qu'ai-je dit ? image trop cruelle !
J'ai vu sur moi la mort réunir ses fureurs ;
J'ai sçu l'envisager dans toutes ses horreurs.

---

homme respectable fut toujours un de ceux qui s'opposerent avec plus de fermeté à cette ridicule entreprise d'aller engloutir les forces de l'Europe dans les plaines de l'Asie ; il fut appellé par le roi même & par le peuple, *le pere de la patrie*, & il fut digne de cet honneur. Suger étoit mort sous Louis le jeune, en 1182 ; mais on n'a pas voulu faire une histoire ; on a eu dessein de composer une tragédie, & il y a toujours bien de l'avantage pour l'auteur d'une pièce de ce genre à rappeller ces grands noms qui font époque dans nos annales ; ces sortes de traits contribuent beaucoup au coloris du *drame national*.

Digitized by Google

Souviens-toi du moment où les larmes d'un maître
Au jour qui me fuyoit, m'ont rappellé peut-être,
Où déja de ma fin le bruit se répandoit;
Tu sçais quel sentiment alors me possédoit:
Tu connais cet écrit qu'une main défaillante
Traçoit pour soulager les douleurs d'une amante,
Quand l'ombre du trépas vint obscurcir mes jours:
Cet écrit dans mon sein a demeuré toujours.
Ami, rappelle-toi ma volonté derniere;
J'ai reçu tes serments, ta parole est sincère:
Si quelque coup mortel m'alloit percer le flanc,
Je veux que cette lettre avec le don sanglant..
Tu frémis!. mais j'écarte un tableau qui t'allarme;
Du ciel en ma faveur le courroux se désarme;
Il m'a rendu la vie, il m'aura conservé
Ce cœur qui, cher Monlac, ne peut m'être enlevé,
Sans qu'une affreuse mort ne ferme ma paupiere.
Pour goûter le bonheur, j'ai revu la lumiere:
Je suis encore aimé; je toucherai Vergi;
L'inflexible Enguerrand sera même attendri;
Philippe.. je l'ai vu quittant le diadême,
Adoucir à mes yeux la majesté suprême,
Et me cacher le roi, pour me montrer l'ami,
Philippe, à ses genoux verra tomber Couci;

Digitized by Google

Il entendra les vœux d'un serviteur fidelle;
Et...

MONLAC.

Seigneur, pardonnez, si d'une main cruelle
Je déchire le voile épaissi sur vos yeux,
Mais le malheur prévu nous paraît moins affreux.
Vous me parlez, seigneur, d'un prince qui vous aime;
Avez-vous observé que Philippe lui-même,
Quand devant lui vos feux osoient se déclarer,
Affectoit de se taire, & sembloit soupirer?
Le sage Montigni dont la haute vaillance
Mérita de porter l'étendard de la France,

Le sage Montigni. Quelle douceur on goute à rendre un hommage public à la vertu, & que je serois heureux de venger de l'oubli de l'histoire qui ne l'a cité qu'une fois, le nom du brave Galon de Montigni, guerrier d'autant plus respectable qu'il étoit dans l'indigence! C'est ce digne chevalier qui portoit à la journée de Bovines l'étendard de France (banniere de velours bleu céleste, parsemée de fleurs de lys d'or, qu'il ne faut pas confondre avec l'oriflamme qui étoit de taffetas rouge, garnie, aux extrêmités, de houpes de soye verte.) Montigni, dans cette bataille où Philippe-Auguste fut renversé de cheval & alloit être foulé aux pieds des chevaux, haussoit & baissoit la banniere royale, pour donner à toute l'armée le signal du péril où se trouvoit le monarque; ce vaillant homme, quoiqu'embarrassé de son étendard, fit au roi un rempart de son corps, renversant à grands coups de sabre tout ce qui se présentoit pour l'assaillir; (ce sont les expressions de Velly) j'ajouterai que Montigni demeura

Digitized by Google

Et qui fait respecter au courtisan confus
Une pauvreté fiere, & de simples vertus;
Ce digne chevalier vous invite à combattre
Un penchant malheureux & trop opiniâtre;
Sargines & de Roye, à ce brave homme unis,
Vous donnent des conseils...

COUCI *avec emportement.*

Qui seront peu suivis:
J'en croirai mon amour.

MONLAC.

Mais votre FRERE D'ARMES,
Courtenai vous embrasse, en répandant des larmes.

---

toujours pauvre, mais couvert d'une gloire immortelle dont je desirerois bien étendre l'éclat.

Sargines & de Roye. Sargines autre chevalier connu par sa bravoure & sa capacité; St. Louis, au retour de son premier voyage de la Palestine, lui confia le commandement des troupes qui y étoient restées. De Roye un des dignes favoris de Philippe Auguste, & appartenant à une maison aussi ancienne qu'illustre.

Votre frere d'armes. C'étoit une espece d'association consacrée par des serments & par des cérémonies religieuses; les contractans baisoient ensemble la paix que l'on présente à la messe & quelquefois recevoient en même tems la communion; on a dans l'histoire de Henri III, un exemple qui démontre que ces fra-

Digitized by Google

Par quel événement & dans ces mêmes lieux,
S'eſt perdu ce billet où s'exprimoient vos feux?
Quand tout de vos transports marque la violence,
Seigneur.. fur Gabrielle on garde le ſilence.

COUCI.

Que me dis-tu, Monlac? je devrois rejetter
Des pr[illegible]ges certains qui viennent me flatter!
Tu f[illegible]trer la mort dans un cœur trop ſenſible!
Ca[illegible]and Dieu!. non, il n'eſt pas poſſible,
Non, [illegible]eux m'ôter un doux rayon d'eſpoir;
Elle vit, elle m'aime & je vais la revoir!
En vain à l'oublier on voudroit me contraindre;
Du foible courtiſan mon pere ſe fait craindre;
Mais je vaincrai mon pere, & le ſort conjuré,
Et je vole à Paris former ce nœud ſacré.

---

ternités exiſtoient encore de ſon tems; il avoit communié avec le duc de Guiſe, de la même hoſtie; le duc de Bourgogne s'étoit lié auſſi de même avec le duc d'Orléans, & l'on ſçait quelles furent les ſuites de ces fraternités; en un mot l'aſſiſtance qu'on devoit à ſon *frere d'armes* l'emportoit encore ſur celle que les dames étoient en droit d'exiger; le connétable du Gueſclin parlant de Louis de Sancerre, dit *mon frere d'armes*.

Courtenai. Ce nom eſt trop connu pour qu'on s'y arrête.

Ne fut-il qu'un inſtant l'époux de Gabrielle,
Couci goûte un bonheur, une ivreſſe éternelle..
O Dieu, qui ſur mes jours étendiez votre bras,
Ne m'auriez-vous tiré des gouffres du trépas,
Que pour me replonger plus avant dans la tombe?.
Sous tant de coups divers, mon courage ſuccombe!

Couci va s'appuyer contre un arbre & y reſte quelques minutes dans cet accablement.

SCÈNE III.

GABRIELLE, COUCI, ADÈLE, MONLAC.

GABRIELLE *entrant ſur la ſcène du côté oppoſé à celui de Couci, que l'épaiſſeur des arbres empêche de voir, a la tête panchée dans le ſein d'Adèle, qui la ſoutient; elle lève enſuite la tête, & d'une voix languiſſante à Adèle.*

Je puis donc dans ton ſein pleurer en liberté,
Chere Adèle.. *elle retombe dans la même ſituation, releve la tête.*
Il n'eſt plus!. & je vois la clarté!
De mouvemens ſecrets le mélange m'accable!.
Je ne ſçais ſi je ſuis vertueuſe ou coupable.
Malheureuſe! mes ſens ſont remplis de douleur!
Eſt-ce à moi de douter du crime de mon cœur?

à Adèle.

L'auroit-on pénétré ? *Elle retombe dans le sein d'Adèle. Pendant ce tems, Couci quitte sa situation, leve les yeux au ciel & va quelque pas plus loin se replonger dans son accablement. Gabrielle & Adèle avancent sur la scène.*

Je soutiendrois, Adèle,
Mes peines.. mes tourments.. la mort la plus cruelle..
Si du moins il vivoit ! *elle apperçoit Monlac.*
Que veut cet écuyer ?.
Me trompé-je ?. est-il vrai ? .. voilà le bouclier..
Mon chiffre .. *avec un cri,* l'écusson de Couci !.

COUCI *s'entendant nommer, leve la tête, reconnaît Gabrielle & vole à elle.*

Gabrielle !

GABRIELLE *reconnaissant Couci.*

Couci !

COUCI.

Je puis tomber à ses génoux !. c'est elle !..
Je me meurs .. à tes pieds, objet cher & charmant,
Vois d'amour & de joie expirer ton amant ;
Du poison des douleurs ma flamme s'est nourrie ;
L'absence ni le tems ne l'ont point affaiblie ;
J'ai porté ton image au milieu des combats,
Jusqu'au bord du tombeau, dans le sein du trépas.
Gabrielle ! en ces lieux ! quand mon ame éperdue..
Eh ! quel bienfait du ciel ici t'offre à ma vue ?
Parle, divin objet d'une constante ardeur :
Qu'un regard de tes yeux acheve mon bonheur !

Digitized by Google

Gabrielle est mourante dans les bras d'Adèle.

R'ouvre-les à ma voix.. c'est l'amant le plus tendre,
Le plus rempli de toi, que le sort vient te rendre...

GABRIELLE.

C'est vous! Couci! c'est vous! vous vivez.. *à Adèle.*
Aide-moi,
Retirons-nous, *elle fait quelques pas comme pour se retirer.*

COUCI *s'opposant aux pas de Gabrielle.*

Tu fuis, lorsque je te revoi!
Gabrielle.. aurois-tu trahi cette tendresse?.

GABRIELLE.

à Adèle. *à Couci.*
Que dit-il?. laissez-moi.. laissez..

COUCI *s'opposant toujours aux pas de Gabrielle.*

Que je te laisse!
Tu ne m'aimerois plus?

GABRIELLE.

Je le devrois, hélas!
(*à part.*)
Je m'égare.. où cacher mon trouble & mes combats?.

COUCI.

Tu le devrois? quels sont les malheurs que j'ignore?
Gabrielle, Couci plus que jamais t'adore;
Par de nouveaux serments je viens m'unir à toi,
Te demander ton cœur, te demander ta foi..

GABRIELLE.

Et je l'entends!. *à Adèle.*
Allons, Adèle..

Digitized by Google

COUCI.

Non, ingrâte,
Je ne vous quitte point ; que votre haine éclate.

GABRIELLE.

Si je vous haïssois, je n'hésiterois pas..
Ma faiblesse, Couci.. n'arrêtez point mes pas.

COUCI.

Je vous suis cher encore.. & quel caprice étrange..

GABRIELLE.

Mon honneur, mon devoir..

COUCI.

Votre devoir ! qu'entens-je ?

Elle veut se retirer.

Non, poursuivez.. l'effroi me glace, me saisit..

GABRIELLE.

Couci.. ce mot affreux doit vous avoir tout dit.

COUCI.

Appellez-vous devoir la rigueur de nos peres ?

GABRIELLE *à Couci.*

(à part.)

Eh ! qu'il est entre nous de plus fortes barrieres !

à Adèle.

Adèle, ôte-moi donc de ces funestes lieux.

COUCI.

Quelle affreuse clarté m'a dessillé les yeux !.

Seroit-il

Digitized by Google

Seroit-il vrai?. la foudre .. un fatal hymenée..

GABRIELLE.

Pour jamais nous ſépare.. & me tient enchainée.

COUCI.

J'expire. *Il tombe dans les bras de Monlac.*

GABRIELLE *à Couci.*

Oui, j'ai promis ma foi, mes ſentiments;
C'eſt un autre que vous qui reçut mes ſerments;
Aſſervie à mon pere, au devoir immolée,
Entraînée à l'autel, mourante, déſolée,
Oui, j'ai donné ma main; un autre que Couci
Doit régner ſur ce cœur prêt d'être anéanti.
Je ne ſuis plus à moi; de toutes mes penſées,
Je n'en puis donner une à nos ardeurs paſſées;
Il faut me repentir de vous avoir aimé,
M'enchaîner toute entiere au nœud que j'ai formé.:
Vous jugez par mes pleurs combien ce nœud me coûte!
Ne portez pas plus loin un jour que je redoute,
Épargnez-moi l'affront d'avouer devant vous
Qu'en ſecret quelquefois je trahis mon époux;
Que je ſuis du devoir l'éternelle victime...
Couci, voudriez-vous me ravir votre eſtime?
C'eſt le ſeul ſentiment digne de mon retour,
Et qui puiſſe aujourd'hui nous tenir lieu d'amour.

On avoit répandu l'accablante nouvelle,
Que, sauvant votre roi d'une atteinte mortelle,
Entre ses bras, le camp vous avoit vu périr;
Vous vivez. Il suffit.. c'est à moi de mourir.

Couci met avec transport la main sur son épée.

Qu'allez-vous faire, ô ciel?

Adèle & Monlac se joignent à Gabrielle pour retenir Couci.

COUCI.

M'arracher une vie
Que j'ai trop en horreur, quand vous m'êtes ravie.

GABRIELLE.

Arrêtez; écoutez..

COUCI *toujours la main sur son épée.*

Eh! quel sera mon sort?
Laissez-moi m'enfoncer dans la nuit de la mort,
Me hâter de détruire une horrible existence..

GABRIELLE *avec tendresse & en pleurant.*

Ah! Couci sur votre ame est-ce là ma puissance?

COUCI *à ce mot, sort de sa sombre fureur & ôte la main de dessus son épée.*

Il faut donc que toujours j'obéisse à vos loix?..
Je vivrai.. je vivrai pour mourir mille fois.
Que j'abhorre cet art donc le secours funeste
Est venu ranimer des jours que je déteste!

Digitized by Google

Au fer du Sarrasin pourquoi suis-je échappé?

à Monlac avec douleur.

Monlac, de pareils coups devois-je être frappé?
C'est moi! c'est ce guerrier nourri dans les allarmes,
Qui céde au désespoir, & qui meurt dans les larmes!

à Gabrielle avec emportement.

Et quel est, dites-moi, l'orgueilleux ravisseur
Qui m'ôte votre main, qui m'ôte votre cœur?

GABRIELLE.

Quel qu'il soit, il doit être à vos yeux respectable..
Un plus long entretien me rendroit plus coupable.
Que l'ame est faible, hélas! qu'elle a peu le pouvoir
De ne pas s'écarter des bornes du devoir!
J'y veux rentrer. *à Couci.*
L'honneur, le ciel, tout nous sépare..
Pour la derniere fois je vous dis.. je m'égare..
L'un à l'autre, Couci, cachons-nous nos regrets;
Adieu.. souvenez-vous.. ne nous voyons jamais..

elle va pour se retirer.

(*à Adèle.*)

Je tremble que Fayel..

COUCI.

Fayel! c'est ce barbare,
Dont l'amour, justes cieux! possede un bien si rare!

Digitized by Google

Lui!.. je cours à l'inſtant l'immoler de ma main..

GABRIELLE *s'oppoſant avec vivacité au paſſage de Couci.*

Commencez donc, cruel, par me percer le ſein;
Comblez le ſort affreux qui pourſuit Gabrielle;
Elle n'eſt point aſſez parjure & criminelle:
Il manquoit à ſes maux, à ſon penchant ſecret,
D'embraſſer vos fureurs, de nourrir le forfait,
De proſcrire une vie à la ſienne attachée..
Que ma révolte éclate, & ne ſoit plus cachée!
Allez, barbare, allez, raſſemblant tous les coups,
Sous les yeux de ſa femme égorger un époux..
O Dieu! ma deſtinée eſt-elle aſſez affreuſe?
Quels ſont tous mes tourments! je ſuis bien malheureuſe!
Hélas! je me flattois qu'un cœur dans l'univers
Pourroit plaindre ma peine, & ſentir mes revers..
Et c'eſt Couci qui veut imprimer ſur ma vie,
La tache du ſoupçon & de la perfidie!
C'eſt Couci qui m'expoſe à perdre cet honneur,
Bien plus cher que ces jours conſumés de langueur,
Dont bientôt, grace au ciel! la durée eſt remplie!
Fayel.. il n'eut jamais autant de barbarie;
Gabrielle mourante eut pu le déſarmer..

à Couci, en le regardant avec tendreſſe.

Tous deux percez mon cœur.. & vous ſavez aimer!

Digitized by Google

COUCI.

Crois que je fais aimer, puifque je vis encore.
Eh bien! faut-il fouffrir un rival que j'abhorre,
Dans un tyran jaloux te voir, te refpecter,
Mourir de mon amour, fans le faire éclater,
Quand de toi feule enfin mon ame eft poffédée?
Faut-il me refufer jufqu'à la moindre idée
Qui foulage mes maux, & flatte cette ardeur?..

avec tranfport.

Je ne pourrai jamais t'arracher de mon cœur.
D'un amant malheureux fouveraine adorée,
Qui toujours de Couci feras idolâtrée..
Que la pitié dumoins te parle en ma faveur.

GABRIELLE *s'attendriffant.*

La pitié, cher Couci!. Dieu! quelle aveugle erreur!

à Adèle.

De l'abîme où je cours que ton bras me retire;

Elle fait quelques pas.

Guide mes pas, fuyons..

COUCI *fe précipitant à fes pieds.*

Qu'à tes genoux j'expire!

GABRIELLE *regardant avec effroi derriere elle.*

à Adèle.

Arrache-moi d'ici.. *à Couci.* Je tremble.. leve-toi..

Digitized by Google

SCÈNE IV.

GABRIELLE, COUCI, ADÈLE, MONLAC,

officiers & écuyers de Fayel qui, dans le moment que Couci est aux pieds de Gabrielle & lui baise la main, se divisent en plusieurs troupes & fondent sur l'une & l'autre, ainsi que sur Adèle & sur Monlac; Couci veut tirer son épée.

COUCI.

ON m'ôte mon épée!. ah! lâches! *il voit qu'on se saisit de Gabrielle.*

C'est.. c'est moi!

C'est moi! de mes transports elle n'est point complice.

On l'emmene.

GABRIELLE *que l'on emmene d'un autre côté.*

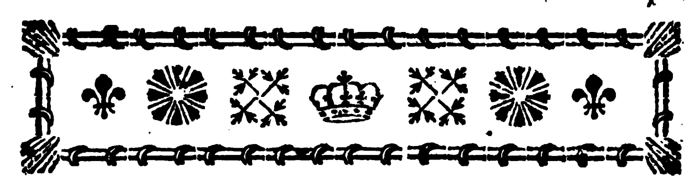
Il n'est point criminel.. que seule on me punisse.

On baisse la toile.

FIN DU TROISIEME ACTE.



Digitized by Google



ACTE IV.

La scène représente l'appartement du premier acte, on y voit un dais; c'étoit une des marques de distinction dont jouissoient les seigneurs bannerets. A un des côtés du théâtre, est une espece de portiere fort riche, à l'antique, qui est censée couvrir la porte d'un autre appartement. On se ressouviendra que ces seigneurs bannerets avoient des officiers, des hommes d'armes, &c. & que leur autorité ne différoit guères de celle des souverains.



SCENE PREMIERE.

FAYEL *entrant sur la scène avec tous les transports de la fureur & entouré d'une troupe d'écuyers, d'officiers & d'hommes d'armes, à qui il adresse la parole.*

QU'ON lui perce le flanc de cent coups de poignard!
Que dans son cœur la mort entre de toute part!
Par degrés, sur ses jours, épuisons la vengeance;

Ils sont prêts à sortir, Fayel court à eux & les arrête.

Inventez des tourments égaux à ma souffrance;

Digitized by Google

Qu'il se sente mourir .. *ils vont se retirer, il va encore à eux.*

Non, pour quelque moment,
Qu'il vive; suspendons un juste châtiment.
Avant que le coupable, au gré de ma furie,
Dans un supplice horrible ait exhalé la vie,
Je veux savoir son nom, son rang, dans quel séjour,
De quels monstres enfin il a reçu le jour,
Entrer dans les replis d'une ame criminelle,
Y saisir les forfaits d'une femme infidelle,
Me remplir de ma peine & m'en rassasier;
Je veux envisager mon malheur tout entier.
S'il est quelque douceur dans mon sort effroyable,
C'est de voir à quel point l'infortune m'accable,
De mesurer de l'œil, d'oser approfondir
L'abîme épouvantable où je vais m'engloutir..
Le feu de la fureur s'allume dans mes veines!.
Je brûle .. *à ses officiers & écuyers.*

Que chargé des plus pesantes chaînes,
Entouré de la mort, on entraîne à mes yeux
Le perfide.. ah! je suis vingt fois plus malheureux!
En vain pour tourmenter l'odieuse victime,
Irritant plus encor le courroux qui m'anime,
J'emploierois le secours de la flamme & du fer:
C'est moi qui dans mon sein recèle tout l'enfer!

Digitized by Google

Oui, je ſuis déchiré des plus vives bleſſures,
Oui, je ſens tous les maux & toutes les tortures;
Je mourrai dans la rage & dans le déſeſpoir,
En horreur à ce ciel, que je ne puis plus voir:
Mais j'emporte au tombeau cette douce eſpérance:
J'aurai pu juſqu'au bout aſſouvir ma vengeance.
Je veux.. Raymond.. qu'il vienne..

Ils ſortent.



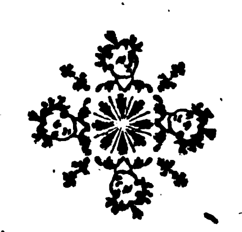
SCÈNE II.

FAYEL *ſeul, s'appuyant la tête ſur un fauteuil, la releve.*

IL eſt donc dévoilé
Ce myſtere d'horreur!... Mon œil eſt deſſillé!
Voilà pourquoi l'ingrate éprouvoit tant d'allarmes!
Voilà pourquoi ſes yeux étoient remplis de larmes!.
A mon reſſentiment ne crois pas échapper:
C'eſt au cœur d'un rival que je veux te frapper;
C'eſt-là qu'à tes regards ma main impatiente
Brûle de préſenter une image effrayante,
D'offrir d'un ennemi le ſang encor fumant..
Je veux que goutte à goutte on épuiſe ſon flanc.
J'aurois de la pitié!. qui! moi! quand Gabrielle
Pour un ſenſible époux ne fut pas moins cruelle!

Digitized by Google

Eh! quel eſt mon deſtin?. Penchant trop écouté,
C'eſt toi qui m'as conduit à cette extrémité!..
J'étois né pour aimer avec idolâtrie;
L'amour, l'amour eut fait le bonheur de ma vie;
De Gabrielle aimé, j'euſſe été vertueux;
Tout ſe fut reſſenti du charme de mes feux..
Mon hymen n'a formé qu'une odieuſe chaîne!
Je n'ai pu, miſérable! inſpirer que la haîne!..
Eh bien, livrons-nous donc à toutes ſes fureurs;
Jouiſſons du plaiſir de déchirer deux cœurs,
D'y porter tous les traits d'une main meurtriere;
Répandons mes poiſons ſur la nature entiere.
Oui, puiſque l'on me pouſſe à cet excès affreux,
Je voudrois que par moi tout devint malheureux.



Digitized by Google



SCÈNE III.

FAYEL, RAYMOND,

FAYEL, *faisant avec vivacité quelques pas au devant de Raymond.*

L'AUTEUR de mes tourments tarde bien à paraître!
avec chaleur.
Eh bien.. dis.. le pays, le nom, le rang du traître?

RAYMOND.

Un œil audacieux, l'appareil des guerriers,
La valeur, tout annonce un de nos chevaliers;
Son front n'eſt obſcurci d'aucune ombre de crainte;
Il n'eſt même à ſa bouche échappé nulle plainte;
Il a vu ſous nos coups tomber ſon écuyer,
Et ſon orgueil encor paraît nous défier.

FAYEL.

Cet orgueil inſolent, je ſaurai le confondre;
Il garde le ſilence? acheve de répondre.

RAYMOND,

Son trouble ſeulement éclate dans ces mots:
» Elle n'eſt point coupable, & j'ai cauſé ſes maux! »


INST.-OXFORD-TAYLOR
Digitized by Google

FAYEL.

Elle n'eſt point coupable!

RAYMOND.

A cette ſombre idée,
J'ai ſurpris le ſecret d'une ame intimidée.

FAYEL.

Raymond, il tremblera. Grace à tes ſoins heureux,
Je puis donc à la fois me venger de tous deux!
Ah! je goûte d'avance une cruelle joie!
L'une & l'autre victime, à ma fureur en proie,
Partageant le ſpectacle & l'horreur de leur ſort,
S'enverront pour adieux les accens de la mort.

RAYMOND *avec étonnement.*

Gabrielle, ſeigneur!.

FAYEL.

Gabrielle, elle même..
Oui, je déchirerai.. plus que jamais je l'aime!.
Des traits qui m'ont bleſſé, voila le plus mortel!
Et n'être point aimé!. ce rival.. juſte ciel!..
Ne pourrai-je auſſi loin que s'étend ma vengeance,
Porter ſon châtiment, prolonger ſa ſouffrance?
Ne peut-il que mourir? qu'eſt-ce que le trépas?
La fin de la douleur!. *à Raymond & en regardant du côté des portes.*
Et je ne le vois pas!

Digitized by Google

Et mes yeux ne sont point fixés sur son supplice!

RAYMOND.

A l'instant il paraît.

FAYEL.

Raymond, & sa complice?

RAYMOND.

Nous l'avons aussitôt ramenée à la tour.

FAYEL.

Pleurant l'indigne objet de son coupable amour?

RAYMOND.

Dans ses larmes noyée, accablée & mourante..

FAYEL *avec rapidité.*

Raymond, que m'apprens-tu? Gabrielle expirante!
Va, cours à la prison.. *Raymond a fait quelques pas, Fayel court après lui & l'arrête.*
Attends.. je veux savoir..
Jusqu'aux moindres horreurs de ce forfait si noir,
Développer le fil de cette perfidie..
Gabrielle à ce point dans le crime enhardie!.

il s'appuie la tête sur un fauteuil.

Que je suis malheureux! *il reste quelques tems dans cette situation, ensuite avec vivacité à Raymond.*
C'est toi, cruel, c'est toi
Dont l'esprit infernal s'est emparé de moi;

Digitized by Google

Tu connaissois mon cœur de soupçon susceptible;
Tu sais que des mortels je suis le plus sensible..
Pourquoi me montrois-tu ce trop fatal écrit?

RAYMOND.

Vous m'aviez dit, seigneur..

FAYEL.

Non, je ne t'ai rien dit.
Tantôt à ses genoux déposant mes allarmes,
Je dissipois son trouble, & j'essuyois ses larmes;
Mes transports.. pour jamais ils alloient se calmer;
J'obtenois mon pardon; elle auroit pu m'aimer:
Et tu viens m'arracher à cette douce ivresse,
Pour mieux envenimer le trait dont je me blesse,
Pour verser dans une ame, ouverte à la fureur,
Tous ces sombres poisons dont s'enivre mon cœur!
Sans toi, mes yeux jaloux seroient fermés encore;
Que me fait ce Couci que la tombe dévore,
Dans ses premiers soupirs un penchant étouffé?
Mon amour violent en auroit triomphé.
Laisse-moi, malheureux, va, sors de ma présence,
Fuis, ou crains que la mort ne soit ta récompense..

Raymond se retire, & Fayel se promène seul sur le devant du théâtre quelques instants.

Reviens, reviens; dis-moi: songe que je t'entends,
Que le sang va couler dans ces affreux instants.

Digitized by Google

Parle, cet étranger que tu n'as pu connaître,
Vers ces bois le hazard l'aura conduit peut-être..
Les obſervois-tu bien ? quels étoient leurs diſcours ?
Il y va de ma vie; il y va de tes jours.

RAYMOND.

Je n'ai rien entendu..

FAYEL *d'un ton menaçant.*

Crains une mort cruelle..

RAYMOND.

On l'a ſurpris, ſeigneur, aux pieds de Gabrielle.

FAYEL.

Il étoit à ſes pieds!. & ſon trop faible époux
Le bras levé ſur elle, a retenu ſes coups!
Et mon aveugle amour étoit prêt à l'abſoudre!
Le crime eſt avéré: laiſſons tomber la foudre.
Ah! Raymond.. cher ami, t'ai-je pu condamner?
Excuſe mes tranſports; tu dois me pardonner..
Mes malheurs ont aigri ce fougueux caractère,
Facile à s'adoucir, ſi l'on daignoit me plaire..
Ce n'eſt donc qu'à toi ſeul dans l'univers entier,
Qu'un maître infortuné pourroit ſe confier!
Tout irrite mes maux; nul eſpoir ne me flatte..
Il étoit à ſes pieds!. tu mourras, femme ingrate;
Rien ne peut te ſauver. *à Raymond.*

Allons, que ma fureur
Rempliſſe ce ſéjour d'épouvante & d'horreur,

Digitized by Google

De la ſoif de leur ſang mon ame eſt dévorée . .
De ces lieux, à Vergi qu'on défende l'entrée ;
Vers Dijon empreſſé de retenir le roi,
Qu'il coure lui porter ſon hommage & ſa foi . .
Les rois, tous les humains, & le ciel & la terre,
Je hais tout, & ma haîne à tout livre la guerre . .



SCÈNE IV.

FAYEL, COUCI, RAYMOND,

troupe d'écuyers & d'officiers de Fayel qui entourent Couci, chargé de fers, & n'ayant ni caſque ni épée.

FAYEL *tirant le poignard & courant avec impétuoſité ſur Couci.*

AH ! je perce ton cœur !

Il s'arrête, & remet ſon poignard à ſa ceinture.

Non, monſtre des enfers,
N'y rentre point encor ; que ſur ce cœur pervers
La mort prête à frapper, demeure ſuſpendue !

Qu'il coure lui porter. Nous avons déjà dit que le Preux de Vergi avoit été ſecouru par Philippe Auguſte dans ſes démélés avec le duc de Bourgogne, ſon ſouverain, aux conditions que le comté de Vergi releveroit de la couronne de France, &c.

Digitized by Google

Il faut me découvrir .. que je souffre à sa vue !.
Il faut me découvrir les criminels détours,
Tous les forfaits cachés de tes lâches amours...
Ou les tourments ..

COUCI.

Tu veux irriter mon courage..
Je ne te rendrai point outrage pour outrage.

avec fierté.

Écoute-moi, Fayel : je te hais, & te plains.
S'il ne se fût agi que de mes seuls destins,
Crois que de tes fureurs l'indigne violence
Ne m'eût forcé jamais à rompre le silence ;
J'ai vu de près la mort, & j'appris à mourir.
Plus ferme encor, je sais, & me taire, & souffrir.
Un intérêt plus cher que celui de ma vie,
Je dirai plus, le seul dont mon ame est remplie,
Pourra m'ouvrir la bouche, & me presser enfin
D'essayer d'adoucir ce courroux inhumain ;
Épuise sur mes jours ta cruauté jalouse :
Mais réponds : que t'a fait ta malheureuse épouse ?
Pourquoi porter l'effroi dans son cœur éperdu,
Quand sa vertu ..

FAYEL *furieux.*

C'est toi qui vantes sa vertu,

Traître? étoit-ce à ſes pieds?.. & tu n'as qu'une vie!
A mon gré je ne puis aſſouvir ma furie!
Le trépas...

COUCI.

Va, c'eſt moi qui devrois te montrer
Ce ſombre emportement où tu peux te livrer!
Tu m'arraches bien plus qu'une vie odieuſe
Dont la fin, ſans ton crime, eût été douloureuſe..
Tu me ravis un cœur.. tu m'ôtes tout, Fayel!.
Ah! le trait de la mort n'eſt pas le plus cruel:
Il eſt d'autres tourments, ame atroce & barbare,
Que tous ceux qu'aujourd'hui ta rage me prépare!
Avant qu'un nœud formé par le ciel en courroux
Eût joint un digne objet au plus cruel époux,
Je l'aimois..

FAYEL *éprouvant la plus cruelle agitation.*

Tu l'aimois?

COUCI.

J'adorois Gabrielle;

Fayel dans ces moments eſt livré à toutes ſes fureurs, il ſe promène à grands pas ſur le théâtre, regarde Couci avec des yeux enflammés, va du côté de Raymond, revient à Couci.

Et j'attendois l'inſtant de m'unir avec elle.

Digitized by Google

FAYEL *à Raymond.*

Ne m'avois-tu pas dit que Couci n'étoit plus?
Quel éclair m'a frappé?. pressentiment confus,
Qu'avec avidité ma vengeance t'embrasse!.
Quel autre que Couci montreroit tant d'audace?
Pour m'accabler, les morts quitteroient leurs tombeaux!

COUCI.

Oui, j'ai revu le jour pour sentir tous les maux!

FAYEL *avec un cri.*

C'est Couci! dans mes mains!. plaisir de la vengeance,
Je vais donc te goûter, & mon bonheur commence!
C'est Couci! ce rival.. qui sans doute est aimé!.
Quel trait!. ah! mon courroux s'est encore allumé!

à ses écuyers &c.

Avancez le tourment qui doit punir ce traître;
Pour expirer cent fois ne sauroit-il renaître?
Frappez. *Plusieurs de ses écuyers tirent leurs épées, & vont pour frapper Couci.*

COUCI *avec une tranquillité dédaigneuse à Fayel.*

On te disoit chevalier!

Digitized by Google

FAYEL *sortant de sa fureur, & prenant un ton plus moderé.*

Et c'est toi
Qui me rends à l'honneur, à ce que je me doi !

à Couci avec transport.

Couci vient d'empêcher que mon front ne rougisse !
C'est un crime de plus qu'il faut que je punisse.
Non, non, ne prétends pas, Couci, m'humilier :
Tu vas voir si Fayel est digne chevalier !
La honte m'eût flétri ; ton attente est trompée.

à ses écuyers &c.

Qu'on détache ses fers ; donnez-lui son épée ;
Qu'on m'apporte la mienne.. *ses écuyers sortent.*
Allons, c'est dans ces lieux ;
Qu'il faut qu'à l'instant même expire un de nous deux,
De ton sort & du mien que le glaive décide.

on détache les chaînes de Couci.

Je vais donc dans ton sang tremper ma main avide !

Les écuyers qui étoient sortis, reviennent & apportent l'épée de Couci & celle de Fayel ; ils présentent aussi des boucliers à leur maître.

Non, point de bouclier. Rejettons loin de nous
Ce qui peut affaiblir ou détourner les coups,
Combattons pour mourir ; c'est le prix que j'envie,
Pourvû que de sa mort la mienne soit suivie !

Digitized by Google

à Raymond.

Écoute-moi, Raymond. *Il l'amene sur le bord du théâtre, & d'une voix moins élevée.*

Si, trompant ma fureur,

Mon destin ennemi, *en jettant les yeux sur Couci.*

le déclaroit vainqueur,

J'exige ta parole, & j'attends de ton zèle
Que tu plonges le fer au sein de Gabrielle;
Que son dernier soupir s'échappe avec le mien;
Surtout de mon trépas qu'elle ne sache rien,
Et, pour mieux la frapper, qu'elle entre dans la tombe,
En croyant que Couci sous mes armes succombe.

Il revient au milieu du théâtre vers Couci qui a l'épée à la main ainsi que Fayel.

(*à ses écuyers, &c.*)

Si le Ciel protégeoit un rival détesté,
Laissez-le de ces lieux sortir en sûreté;
Qu'on suive en tout les loix de la chevalerie;
Que ma haine survive & non la perfidie.

à ses écuyers, &c.

Allez, nous combattrons, nous mourrons sans témoins;
Pour croire à son honneur, je ne le hais pas moins:
Mais l'un & l'autre ici se rendent trop justice,
Pour craindre qu'un de nous recoure à l'artifice.

Les écuyers sortent.

Digitized by Google



SCÈNE V.

FAYEL, COUCI, *ils ont tous deux l'épée à la main.*

FAYEL *à Couci.*

Il s'apprête à combattre.

SONGE à parer mes coups.

COUCI.

Fayel, je ſuis connu;
Peut-être juſqu'à toi mon nom eſt parvenu;
L'Aſie a vu tomber ſes guerriers ſous mon glaive,
Et mon trophée encor dans ſes plaines s'élève:
J'ignore donc la crainte, & brave le danger;
Plus que toi, je dois être ardent à me venger:
Mais.. mon cœur accablé d'une douleur mortelle,
Ne voudroit que haïr l'époux de Gabrielle.

FAYEL.

Dans ces ménagements, perfide, j'entrevoi
Le ſentiment ſecret qui t'impoſe la loi;
Tu crains d'être coupable aux regards d'une ingrate:
Tu ne le ſeras point; que notre haine éclate.

Digitized by Google

COUCI.

Oui ſans doute, Fayel, je crains de l'offenſer.
Va!.. j'aime plus que toi. Tu brûles de verſer
Le ſang que m'ont laiſſé les fureurs de la guerre?
Hâte-toi : de ſes flots abbreuve cette terre;
Tranche des jours affreux...

FAYEL.

Ah! barbare, c'eſt moi
Qui deſire ma fin, & qui l'attends de toi;
C'eſt Fayel qui demande à ta main vengereſſe
Un trépas qui le fuit, & qu'il pourſuit ſans ceſſe..

à Couci avec transport.

Trompe-moi ſur mes maux, dis-moi : lorſque Vergi..
Pourquoi m'a-t'il caché?. tout eſt mon ennemi!
Quand ſa main préparoit ce nœud, ce nœud horrible,
Sa fille.. à ton amour étoit-elle ſenſible?
La ſeule obéiſſance au pouvoir paternel
L'eût-elle décidée à marcher à l'autel?
Ne crains point d'irriter une funeſte flamme;
Verſe tous les poiſons juſqu'au fond de mon ame :
Elle t'aimoit? *Il regarde Couci d'un air inquiet.*

COUCI. *marquant quelque embarras.*

Peut-être auroit-elle obéi..
Si ſon pere eût voulu..

Digitized by Google

FAYEL *avec fureur.*

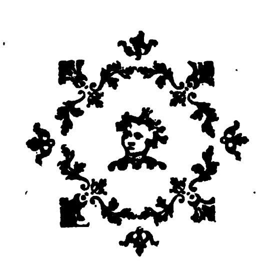
Ton trouble t'a trahi.
Oui, l'on t'aimoit! on t'aime! ah monſtre! à ma furie..

Il lui porte des coups d'épée.

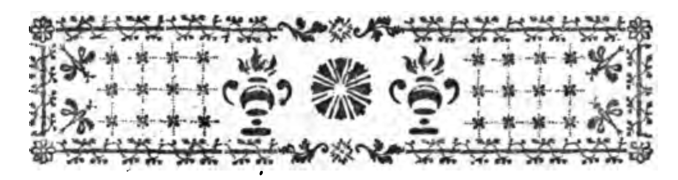
Défends-toi, défends-toi; je t'arrache la vie.

Ils entrent, en ſe battant, dans les couliſſes; on entend encore le bruit des épées, quelque tems après qu'ils ſe ſont retirés.

FIN DU QUATRIÉME ACTE.



Digitized by Google



ACTE V.

Le théâtre est obscurci ; la scène ne change point : c'est le même appartement qu'on vient de voir dans l'acte précédent.



SCÈNE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND,

RAYMOND *empressé de suivre Fayel qui traverse le théâtre d'un pas précipité, la main appliquée sur son côté.*

VOTRE sang qui s'élance ! . Arrêtez .. un instant ..
Acceptez de ma main le secours bienfaisant . .

FAYEL *tombant de faiblesse dans un fauteuil, prenant un ton concentré & ténébreux qu'il gardera jusqu'à l'avant-dernière scène.*

Laisse-le s'échapper ; par torrents qu'il jaillisse !
Je ne puis assez-tôt terminer mon supplice !

Digitized by Google

RAYMOND *raccommodant l'appareil de la blessure de Fayel.*

Souffrez...

FAYEL.

Ami, je cède à tes soins généreux :
Oui.. que mon ame encor ne rompe point ses nœuds !
O Ciel, qui me trahis, que Fayel vive une heure,
Le tems de se venger ! tonne ensuite, & qu'il meure.

Il garde un profond silence, & tombe dans l'accablement.

RAYMOND.

De quel effroi funèbre il a rempli ces lieux !
Le calme assoupiroit ses accès furieux ?

FAYEL *se levant avec impétuosité :*

Je sens de mes transports croître la violence,
Et je cours préparer... la plus grande vengeance.

d'une voix plus sombre.

Je veux que la nature en frémisse d'horreur,
Que nos derniers neveux reculent de terreur :.
Le courroux infernal lui-même auroit eu peine
A concevoir le coup que va porter ma haine ;
Moi-même.. je frissonne.

RAYMOND *vivement.*

Iriez-vous égorger
Votre épouse..

FAYEL.

Fayel.. saura mieux se venger.

Digitized by Google

RAYMOND.

Quoi, ſeigneur !

FAYEL.

Ce trépas rédouté du vulgaire,
Pour qui cherche à punir, n'eſt qu'un trait ordinaire ;
Oui, la mort la plus lente eſt le terme des maux ;
Dans ce dernier moment tous les coups ſont égaux.
Une autre peine attend une épouſe infidelle,
Raymond, &.. je voudrois qu'elle fût éternelle.
Peut-elle aſſez ſouffrir.. Grand Dieu ! je l'apperçoi..
Dis-lui qu'elle m'attende, & reviens près de moi.



SCÈNE II.

GABRIELLE, ADÈLE, RAYMOND.

Gabrielle eſt échevelée & mourante dans les bras d'Adèle qui l'amène lentement ſur la ſcène.

RAYMOND *à Adèle.*

VOUS pouvez l'avertir, Adèle, que mon maître,
A ſes regards ici va bientôt reparaître.

ADÈLE.

Raymond, peignez lui bien l'excès de ſa douleur.

Raymond ſe retire.

Digitized by Google



SCÈNE III.

GABRIELLE, ADÈLE.

ADÈLE *en regardant sa maîtresse :*

HÉLAS ! de ses chagrins tout accroît la rigueur !
Tout s'obstine à nourrir sa tristesse profonde,
A briser tous les nœuds qui l'attachoient au monde !
O Dieu, viens l'appuyer de ton bras protecteur !
Il ne lui reste plus d'autre consolateur ;
Daigne écouter ma voix pour cette infortunée !..
Madame, ouvrez les yeux...

GABRIELLE *revenant à la vie, & avec un long soupir à Adèle.*

Quelle est sa destinée ?

ADÈLE.

Que me demandez-vous ?

GABRIELLE.

Quoi ! tu ne m'entends pas ?
Et quel autre intérêt m'eût ravie au trépas ?
Pourquoi mon ame lasse & de crainte abattue,
Prête à m'abandonner, s'est-elle suspendue ?
Chère Adèle.. instruis-moi du destin de Couci ;
C'est mon malheureux sort qui l'amenoit ici !

Digitized by Google

ADÈLE.

Je voulois emprunter quelque lumière ſure
Qui pût nous retirer de cette nuit obſcure:
A mes regards, ſoudain Raymond s'eſt dérobé.

GABRIELLE.

Couci ſous la vengeance auroit-il ſuccombé?

ADÈLE.

Madame, tout ſe tait, tout préſente à la vue
Une épouvante ſombre en ces murs répandue;
Votre époux n'eut jamais un front plus ténébreux;
Il paraît méditer quelque projet affreux;
La terreur l'environne, & le trouble l'égare...
Dans un morne ſilence, un feſtin ſe prépare..

GABRIELLE.

Adèle, qu'as-tu dit?. un feſtin! dans ce jour!
Le crime & le malheur menacent ce ſéjour.
Ciel, épargne Couci! Couci n'eſt point coupable:
C'eſt à moi d'aſſouvir un courroux implacable.
D'une vie odieuſe, ô Ciel, romps les liens,
Et veille ſur des jours bien plus chers que les miens!..
Ma pitié, chere Adèle, a peine à ſe contraindre..
Mais de ce ſentiment l'honneur peut-il ſe plaindre?
O vertu, pour fléchir ſous ta ſévérité,
Faudra-t-il étouffer juſqu'à l'humanité?

Digitized by Google

Tu me reprocherois mes ſecrétes allarmes ?
Ah ! du moins permets-moi la douleur & les larmes.

ADÈLE.

La ſource de ces pleurs peut-elle vous tromper ?
A de jaloux regards, croyez-vous échapper ?

GABRIELLE *avec une eſpèce d'emportement.*

Eh bien ! oui, c'eſt l'amour, c'eſt l'amour le plus tendre,
Non, Adèle, mon cœur ne veut point s'en défendre,
C'eſt la plus vive ardeur qui l'emporte aujourd'hui ;
Couci mort ou mourant, je ne vois plus que lui.
Non, je ne prétends plus diſſimuler mon crime ;
Je viens à mon tyran préſenter ſa victime ;
Je viens juſtifier ſon courroux inhumain,
Implorer le trépas comme un don de ſa main.
Il eſt tems que ſes yeux pénètrent mes bleſſures,
Et que je mette fin à d'éternels parjures.
Eſt-ce donc triompher, & ſuivre la vertu,
Que de cacher un cœur de remords combattu,
De borner ſes efforts à renfermer ſa honte,
De n'oſer de ſes pleurs jamais ſe rendre compte ?
Je rougis de manquer à la ſincérité ;
Ma bouche a trop longtems trahi la vérité :
Que Fayel ſache enfin que ſa femme l'offenſe,
Et... qu'un autre a ſur moi conſervé ſa puiſſance.

Digitized by Google

En un mot, qu'il me frappe, & sauvons à ce prix..

ADÈLE.

Dieu! quel égarement agite vos esprits?

GABRIELLE.

Oui, grace au Ciel! le crime aisément se devine,
Dans cette nuit d'horreur, on trame ma ruine..
Tu parlois d'un festin par Fayel ordonné?
Comment..pour quel sujet.. & quand est-il donné?
Lorsque tout prend la voix du sinistre présage..

Avec vivacité.

Mes yeux.. mes yeux, Adèle, ont percé le nuage;
La tempête est finie, & j'entre dans le port:
Ce festin qu'on apprête, Adèle, c'est ma mort.
Je pénètre Fayel, & son affreux silence;
Je ne me trompe point à l'art de sa vengeance:
Les plus mortels poisons qu'il aura pu choisir,
Crois-moi, seront mêlés aux mets qu'on va m'offrir.
Oui, ma perte est certaine, & la main est trop sure..
J'embrasse avec transport ce favorable augure;
Oui, mon barbare époux a comblé tous mes vœux.
Je vole à cette table, Adèle: mais je veux
Justifier..

Digitized by Google



SCÈNE IV.

FAYEL, GABRIELLE, ADÈLE, RAYMOND.

Fayel parait dans l'enfoncement du théâtre; il parle à Raymond; Gabrielle va se précipiter à ses pieds.

GABRIELLE *vivement.*

SEIGNEUR, voyez couler mes larmes;
Je le sais, contre moi je vous prête des armes..

FAYEL *troublé.*

à Raymond.

Levez-vous. Pour remplir l'ordre que j'ai donné,
Attends.. *Il veut faire relever Gabrielle.*

GABRIELLE.

Qu'à vos genoux mon sort soit terminé!
Mais l'innocence doit..

FAYEL *d'une voix sombre, & la forçant de se relever.*

Non: levez-vous, vous dis-je..

GABRIELLE.

Seigneur, j'obéirai, puisqu'un époux l'exige..
Elle apperçoit l'appareil plein de sang sur le côté de Fayel.
Dieu! vous êtes blessé!

FAYEL

Digitized by Google

FAYEL *en la considérant avec une fureur réfléchie.*

J'ai reçu d'autres coups,
Et celui-ci n'est pas le plus cruel de tous.

GABRIELLE *regardant de tous côtés, & ensuite se tournant vers Adèle, d'une voix basse & effrayée.*

Il est mort.. ah! je cède au trouble qui me presse..

à Fayel.

Seigneur.. apprenez-moi..

FAYEL *courant à Raymond, & d'un ton furieux.*

Vole; que l'on s'empresse.

RAYMOND.

Quoi! vous pourriez, seigneur..

FAYEL.

Hâte-toi d'obéir,
Et, quand il sera tems, tu viendras m'avertir.

Digitized by Google

SCÈNE V.

FAYEL, GABRIELLE, ADÈLE.

FAYEL *courant à Gabrielle & avec une fureur concentrée.*

JE t'entends... ma fureur...

GABRIELLE *prosternée à ses pieds.*

Seigneur, prenez ma vie ;
Qu'en ces lieux, par vos mains, elle me soit ravie !

FAYEL.

Non, tu ne mourras point.. j'aspire à cet instant !
Tremble : tu ne sais pas la peine qui t'attend ;
Non, tu ne mourras point.

Courant vers Adèle avec emportement, & l'arrachant des bras de Gabrielle, qui veut la retenir.

Je te sépare d'elle,
Et pour jamais ; va, sors.

GABRIELLE *lui tendant les mains.*

Vous m'ôteriez Adèle !.
Eh ! c'est l'unique sein qui recueille mes pleurs !

Elle s'avance sur ses genoux vers Fayel qui ne la regarde pas.

Pouvez-vous ajouter encore à mes douleurs ?.

Digitized by Google

Elle a vû commencer le destin qui m'accable;
Qu'elle en contemple, hélas! le terme déplorable.
Qui recevra mon ame & mon dernier soupir?
Qui du triste linceul daignera me couvrir?..
Ne me refusez pas..

FAYEL,

à Adèle qu'il pousse avec colère par le bras.

Sors de ces lieux, te dis-je.

à Gabrielle.

Va, ta beauté pour moi n'a plus qu'un vain prestige.

Adèle sort, en regardant plusieurs fois sa maitresse, & en levant les yeux au ciel.



SCÈNE VI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL *agité, parcourant le théâtre.*

CES perfides attraits, je les ai trop chéris!

GABRIELLE *toujours à genoux.*

Ah! mon père! mon père!..

FAYEL *venant vers Gabrielle.*

Il n'entend point tes cris;
Tu ne le verras plus; du séjour que j'habite,
A Vergi désormais l'entrée est interdite.

Digitized by Google

GABRIELLE.

Mon pere auſſi, cruel?

Elle lève les mains au ciel.

Eſpoir des malheureux,

O mon Dieu! ſur mon ſort daigne abaiſſer les yeux;
Mon Dieu, daigne écouter ma voix qui te réclame!

FAYEL.

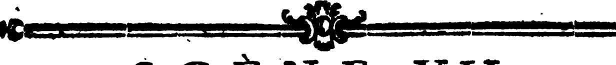
Il falloit l'implorer, ce Dieu, lorſque ton ame
S'ouvroit au ſentiment d'un amour criminel..

GABRIELLE *avec quelque fermeté.*

Ne déshonorez point l'épouſe de Fayel.
Privez-moi de la vie, & laiſſez-moi ma gloire;
Du-moins de vos fureurs préſervez ma mémoire...
Ceſſez de déchirer un cœur qu'on a forcé
De vous taire les maux dont il eſt oppreſſé;
J'avois déjà donné, de l'aveu de mon père,
Ce cœur qui gémiſſant de ſon devoir auſtère,
A ſu pourtant garder ſon honneur & ſa foi,
Se ſoumettre à l'hymen, & reſpecter ſa loi..
Ah! je ſuis malheureuſe & non pas criminelle.
Ne vous ſuffit-il point d'immoler Gabrielle?
Sans flétrir ſa vertu, prononcez ſon arrêt,
Mais épargnez des jours qui..

On obſervera que Fayel, pendant toute cette ſcène, a continué de parcourir le théâtre à grands pas, toujours dans la même fureur, & Gabrielle n'a point quitté ſa ſituation.

Digitized by Google



SCÈNE VII.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

RAYMOND *à Fayel & d'un ton pénétré.*

SEIGNEUR.. tout eſt prêt.

GABRIELLE *à Fayel.*

On diſoit qu'un feſtin..

FAYEL *la regardant avec une ſombre fureur & d'un ton recueilli.*

Vous ſerez ſatisfaite..

Il vous attend. Allez.

GABRIELLE *entraînée par Raymond.*

Combien je te ſouhaite,

O mort! à mes douleurs tu vas donc mettre fin!



SCÈNE VIII.

FAYEL *ſeul, tantôt marchant à grands pas, tantôt s'arrêtant.*

QUELS affreux mouvemens s'élèvent dans mon ſein!

Sur la coupable envain je déployerois ma rage!

Ciel! celui qui punit ſouffre-t'il davantage?

Digitized by Google

Il eſt donc vrai, Fayel : pour toi plus de bonheur!
Tu ne peux déſormais inſpirer que l'horreur ;
Tu ne peux plus aimer!.. eh bien! ſentons la haine ;
Par les tourments d'autrui, je charmerai ma peine...
Si le ſort à préſent terminoit mon deſtin,.
Ce froid mortel vient-il m'avertir de ma fin?.
Ah! donnons au courroux dont mon ame s'enivre,
Donnons tous les moments qui me reſtent à vivre.



SCENE IX.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL *allant au-devant de Raymond qui eſt dans le plus grand accablement.*

ENFIN ſuis-je vengé?

RAYMOND.

Jour d'éternelle horreur!
Oui, vous l'êtes ... grand Dieu!

FAYEL.

Cette ſombre douleur,
Tu devois l'éprouver, quand tu voyois ton maître
Le jouet, à la fois, d'une ingrate & d'un traître..
Sans doute à mes regards elle va ſe montrer?

RAYMOND.

La voici qu'on amène..

Digitized by Google



SCENE X.

FAYEL, GABRIELLE *soutenue par deux écuyers qui l'amenent lentement*, RAYMOND.

GABRIELLE *à Fayel.*

AU moment d'expirer,
On me rappelle encor.. La haine ingénieuse,
A-t'elle imaginé quelque mort plus affreuse?

On l'assied dans un fauteuil.

FAYEL *aux deux écuyers.*

Sortez.

Ils sortent.



SCENE XI.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

GABRIELLE *s'adressant à Fayel d'une voix défaillante.*

CRAINDRIEZ-vous qu'un poison sans vigueur
N'eût pas à votre gré servi votre fureur?

Digitized by Google

Votre attente, Fayel, ne ſera point trahie.
Mais quoi ! peu ſatisfait de m'arracher la vie,
De mon dernier moment vous brûlez de jouir !
Eh bien ! contentez-vous, & voyez-moi mourir.

FAYEL.

Le poiſon.. *à Raymond.*
Que dit-elle ?

GABRIELLE.

Eh ! pourquoi cette feinte ?
Penſez-vous que ma fin m'inſpire quelque crainte ?
Vous m'avez trop appris à voir de près la mort.
J'ai cru qu'à cette table, & j'ai béni mon ſort,
Le trépas m'attendoit.. me ſerois-je trompée ?

FAYEL.

Ma main, d'un coup plus ſûr, perfide, t'a frappée..
Ce n'eſt pas le poiſon que renferme ton ſein.

Raymond fait un geſte de terreur.

GABRIELLE.

Je ne mourrois pas ! ciel ! quel eſt donc mon deſtin ?

FAYEL.

D'expier un forfait..

GABRIELLE *d'un ton véhément.*

Que ta fureur redouble,
Inhumain !... *elle ſe précipite à ſes pieds.*
Ah ! ſeigneur, pardonnez à mon trouble..

Digitized by Google

Voyez-moi dans les pleurs, embrasser vos genoux;
Contre une infortunée armez votre courroux;
J'ai seule mérité toute votre colere;
Mais.. mais daignez sauver.. je ne puis plus me taire.

FAYEL *la regardant avec fureur.*

Femme indigne!. tu veux me parler de Couci?

GABRIELLE *toujours aux pieds de Fayel, & vivement.*

Seigneur, c'est le hazard qui l'a conduit ici;
Il n'étoit point instruit qu'une chaîne éternelle..
Frappez, seigneur.. je suis la seule criminelle;
Sans nul espoir enfin, Couci quittoit ce lieu;
Hélas! nous nous disions un éternel adieu;
Je lui cachois des pleurs, qu'en secret je dévore.
Je ne le verrai plus..

FAYEL.

Tu vas le voir encore;
Lève, lève les yeux; *Il tire le rideau qui couvre la porte de l'autre appartement:*
Regarde: c'est ainsi
Qu'un époux outragé sait te rendre Couci.

Gabrielle se lève, & fait un cri en voyant le corps de Couci qui est dans les coulisses, couvert du manteau des croisés.

Digitized by Google

GABRIELLE.

Couci ! *elle va retomber dans le fauteuil.*

Dieu ! qu'ai-je vû ?

FAYEL.

Ton ouvrage, perfide.

Pour lui percer le flanc, tu m'as servi de guide ;
C'est toi, c'est ton amour qui m'a poussé le bras ;
C'est de ta main qu'un traître a reçu le trépas ;
Le voilà cet amant !. contemple ma victime.

GABRIELLE *s'abandonnant au désespoir.*

Couci ! Couci n'est plus ! ô désespoir ! ô crime !

FAYEL.

Oui, j'ai commis un crime, & c'est de t'adorer !

GABRIELLE *avec tout l'emportement possible.*

Cruel ! puisque de sang tu te veux enivrer,
Qui retient ta fureur sur mes jours suspendue ?
Que j'obtienne une mort trop long-tems attendue !
Viens déchirer ce sein qui demande tes coups ;
En y plongeant le fer, montre-toi mon époux.
Ces nœuds, ces nœuds sacrés qui nous lioient, barbare,
Tu les as tous rompus, le crime nous sépare ;
Frappe un cœur désolé qui, rebelle à sa foi,
Ne peut plus ressentir que de l'horreur pour toi.
Ne suis que les transports du courroux qui t'enflamme,
Ose à cette victime, ose ajoûter ta femme :

Digitized by Google

Elle ne connait plus ni raiſon, ni devoir,
Ni les droits de l'hymen, ni ton fatal pouvoir,
Ni le ſoin de ſa gloire, & de ſa renommée;
Toute entière aux douleurs dont elle eſt conſumée,
Pleine d'un ſouvenir qui ne mourra jamais,
Tu la verras livrée à d'éternels regrets;
Tyran, tu m'entendras te repéter ſans ceſſe,
Que toujours à Couci j'ai gardé ma tendreſſe,
Que rien n'a pu détruire un penchant malheureux,
Que le tems & ta haine ont animé ces feux,
Que malgré le trépas, malgré toute ta rage,
Les traits approfondis d'une ſi chere image
Se graveront toujours dans mes ſens éperdus,
Que même en ce moment je l'adore encor plus...
Oui, chère ombre, reçois les vœux que je t'adreſſe,
A tes mânes ſanglants je fais cette promeſſe,
Je te jure un amour, *en regardant Fayel.*
Qui brave ſa fureur..
à Fayel.
Va; je ne te crains plus.. je meurs de ma douleur.

FAYEL.

Pourſuis, pourſuis; ma haine eſt trop juſtifiée,
Et de tes pleurs encor n'eſt point raſſaſiée!
Non, ce n'eſt point la mort que je veux te donner:
Un autre à cette peine auroit pu ſe borner;

Digitized by Google

Le poison n'auroit pas assouvi ma vengeance ;
Va, j'ai su mieux punir l'ingrate qui m'offense ;
Par de nouveaux éclats, tu viens de m'outrager :
Ton époux n'a plus rien, perfide, à ménager.
Malgré moi, combattu par une pitié vaine,
J'ai frappé jusqu'ici d'une main incertaine,
Et dans ce moment même encor tu me bravois?
Reçois le dernier coup que je te reservois :

Gabrielle l'écoute, avec une curiosité mêlée d'effroi.

Dans ce sein où mon fer s'est ouvert un passage,
J'ai surpris une lettre, aliment de ma rage :
J'ai lu que mon rival, pour prix de ton ardeur,
Vouloit qu'après sa mort on te portât son cœur..

GABRIELLE.

Achève.. achève.. ô ciel ! quelle terreur soudaine !.

FAYEL.

Tu sors de cette table où t'appelloit ma haine,
Où la vengeance étoit assise à tes côtés..

GABRIELLE *se levant à moitié.*

Eh bien !..

FAYEL.

Parmi les mets que l'on t'a présentés,

Digitized by Google

Le cœur de ton amant.. frémis.. tu dois m'entendre.

GABRIELLE.

Son cœur!.. *avec un cri.*

Ah! je vois tout! *elle va vers le corps de Couci.*

FAYEL *tirant son poignard sur Gabrielle, la pousse d'un bras, & de l'autre la menaçant du même poignard.*

Tombe, & meurs sur sa cendre..

Elle tombe sur le corps de Couci, Fayel va la poignarder.



SCENE XII & dernière.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADÈLE, *écuyers, &c.*

VERGI, *mettant la main sur son épée pour repousser les écuyers de Fayel qui veulent l'empêcher d'entrer, & suivi d'Adèle qui court à Gabrielle; il vole à Fayel, & lui arrache son poignard qu'il jette à terre.*

ARRÊTE.. qu'ai-je appris? que d'horreurs!

Il se penche sur sa fille, l'embrasse, & tâche de la soulever.

Lève-toi,

Adèle de son côté cherche à faire revenir Gabrielle, Fayel est immobile de fureur.

Gabrielle.. ma fille.... ouvre les yeux.. c'est moi..

Digitized by Google

à Adèle. *à Gabrielle, en pleurant.*

Prêtez-moi votre main.. c'est ton malheureux père..
Ma fille, dans mes bras viens revoir la lumiere..
Adèle.. c'est en vain que nous la secourons!

Ils la soulevent, & elle retombe comme un corps privé de la vie.

Ma fille!. *Il est à genoux penché sur le corps de sa fille, qui vient d'expirer de douleur.*

à Fayel.

Elle n'est plus! ah, barbare!.

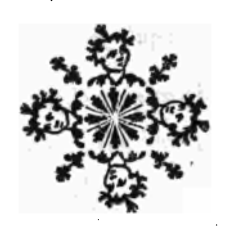
FAYEL *s'arrachant avec fureur son appareil.*

Mourons.

Fayel tombe dans les bras de Raymond.

Le rideau s'abaisse.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.



Errata. Page 33. Ou serais-je ton père? *lisez* Ou serai-je ton père?

Digitized by Google

EXTRAIT
DE L'HISTOIRE
DU CHÂTELAIN DE FAYEL.

Digitized by Google

EXTRAIT

Digitized by Google

EXTRAIT
DE L'HISTOIRE
DU CHÂTELAIN DE FAYEL.

RAYNAUD de Fayel étoit fils d'un Albert de Fayel qui vivoit en 1170; il falloit que ce fût une maison déja connue, puisque l'on a conservé un acte qui contient un accord passé entre Philippe-Auguste & cet Albert de Fayel pour des biens situés à Jonquieres; selon quelques écrivains, elle étoit alliée à la maison de Mailli.

Raynaud, dès l'âge le plus tendre, avoit laissé éclater des saillies de ce caractère impétueux, qui, développé, devint sombre, farouche & s'emporta aux plus violents excès; le premier trait de fureur qui lui échappa, fut de s'armer contre son pere; il détestoit le monde, auquel il étoit odieux; tout prenoit (Portrait de Fayel.)

Digitized by Google

à ses yeux l'empreinte de la noire mélancolie qui le dévoroit, & qui conduit l'homme aux plus cruelles extrémités. On a remarqué que cette disposition ténébreuse de l'ame produit les célebres criminels, au-lieu que la douce mélancolie entretient ce sentiment tendre qui mène à la vertu & surtout à l'amour de l'humanité. Combien influe dans le cœur humain une différence de teintes plus ou moins marquées! bien peu de chose sépare la vertu du crime!

Fayel dominé par son affreuse misantropie ne recherchoit que les lieux écartés; il voit Gabrielle de Vergi: son cœur s'ouvre avec fureur à tous les transports de l'amour; tous ses emportements se concentrent dans un seul qui est la passion la plus enflammée; la malheureuse Gabrielle devient enfin son épouse.

Elle étoit fille de Guy de Vergi, à qui l'on avoit donné le surnom de Preux; c'étoit un des premiers

De Guy de Vergi. Cette maison tiroit son origine du château de Vergi, qui fut ruiné par l'ordre de Henri IV en 1609. Ce seigneur de Vergi fut surnommé le *Preux*. On a déjà dit que ce nom étoit le comble des éloges pour les chevaliers; quand ils avoient remporté le prix dans les tournois, on s'écrioit: *honneur aux fils des Preux*. J'ajouterai qu'il falloit avoir autant de probité que de courage pour mériter cette dénomination. Un Jean de Vergi dans la suite accompagna le duc de Bourgogne à Montereau.

Digitized by Google

Barons de Bourgogne ; les Papes Eugène III, & Anastase IV, avoient imploré son assistance & sa protection en faveur de l'abbaye de Vezelay contre les Comtes de Nevers ; ses ancêtres s'étoient distingués par les places éclatantes qu'ils avoient remplies, & par leur mérite personnel ; ils sortoient de petits souverains connus alors sous le nom de feudataires des ducs Français. Le seigneur de Vergi eut un démêlé avec Hugues III, duc de Bourgogne au sujet de son comté de Vergi ; il eut recours à Philippe-Auguste qui embrassa sa défense ; Vergi rentra dans ses possessions à condition qu'il en feroit hommage à nos souverains. Le Seigneur de Vergi, une des premieres maisons de Bourgogne.

Il avoit amené sa fille avec lui. Rien n'avoit paru de plus beau à la cour de France ; Gabrielle recevoit des éloges même de son sexe ; une douceur inexprimable lui prétoit un nouveau charme supérieur encore à l'éclat de sa beauté. A peine se fut-elle montrée chez la reine que tous les courtisans se disputerent l'honneur de lui offrir leur main ; on ne sait trop comment Fayel obtint la préference. Portrait de Gabrielle de Vergi.

Raoul de Couci, pour les graces autant que pour Portrait de Raoul de Couci.

Raoul de Couci. Couci tiroit son nom de la terre de Couci en Picardie. Celui dont on a le plus de connoissance est un Dreux

INST.-OXFORD-TAYLOR
Digitized by Google

la valeur, étoit à la tête des jeunes chevaliers Français; on eut dit que le Ciel l'eût destiné pour époux à Gabrielle, tant ils étoient égaux en naissance, en agréments, en vertus! La famille de Couci ne voyoit que le thrône audessus d'elle; elle étoit alliée à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe. Enguerrand de Couci, surnommé le *Grand*, pere de celui dont nous parlons, avoit joui de la plus haute faveur sous plusieurs de nos rois & surtout sous Louis le jeune; son fils étoit le favori déclaré de Philippe Auguste; ce fut lui qui détermina ce monarque à faire la guerre à Philippe d'Alsace, comte de Flandres, seigneur de Crépi. Il y a tout lieu de croire que Gabrielle & Couci, dès le premier moment qu'ils se virent, s'aimerent, & gémirent tous deux en secret d'être obligés de ne point vivre l'un pour l'autre; on prétend que Fayel ne tarda pas à surprendre cette inclination mutuelle dont cependant la vertu n'eut jamais droit de s'allarmer: mais la jalousie a d'autres yeux que la raison & la vérité.

---

de Couci, seigneur de Boves vivant en 1035. Ils firent du bien aux Prémontrés ainsi qu'à l'Abbaye de Foigny. Il y eût un seigneur de Couci qui s'établit en Sicile du tems de Charles le Chauve. Raoul de Couci, en latin *Rodolphus*; c'est donc une faute de dire seigneur de Raoul, &c. comme on dit, seigneur de Couci, &c.

Digitized by Google

Il y a deux châteaux de Fayel, tous deux situés près de la riviere d'Oyse, l'un vers Compiégne dans le Valois, l'autre dans le Vermandois du côté de Noyon. Le château de Couci n'étoit pas éloigné de la riviere d'Oyse. Ce jeune seigneur joignoit aux charmes de la figure un esprit délicat & fait pour plaire, surtout à un sexe qui préfere la fleur des arts d'agrément aux épines de la science & de l'érudition. Couci étoit regardé pour ses chansons comme l'égal d'Abeilard. Il n'y a point de doute que cet

Couci, l'égal d'Abeilard pour ses chansons.

L'égal d'Abeilard. On a des vers de Raoul de Couci que dans le tems on mettoit à côté de ceux d'Abeilard, qui étoit mort en 1138; il composa un poëme intitulé, *le Retour de Vénus dans les cieux*, où se trouvent ces vers, (c'est l'Amour qui parle à Junon.)

» Jupiter qui le monde reigle,
» Cummande & établit à reigle,
» Que chacun pense d'être à ayse,
» Et fist scet chose qui lui plaise

. . . . . .

» Et afin que tous s'ensuivissent,
» Et qu'à ses œuvres se prennissent,
» Exemples de vivre faisoit
» A son corps ce qui lui plaisoit, &c.

Voici encore d'autres vers de Couci partant pour la Terre Sainte.

» Se mes corps va servir notre Seigneur,
» Mes cuers remaint du tout en sa baillie,
» Pot li m'envois soupirant en Surie,

amant poëte eut l'indiſcrétion de faire ſa maitreſſe l'héroïne de ſes vers, & qu'ils parvinrent juſqu'à Fayel qui, dans les amuſements les plus indifférens, ſoupçonnoit des liaiſons criminelles.

Peut-être Gabrielle n'avoit-elle pas rejetté les douceurs d'un commerce ſéduiſant; elle s'y étoit livrée avec d'autant plus de ſécurité que le devoir paraiſſoit n'avoir rien à lui reprocher; elle n'avoit pu dumoins ſe diſſimuler qu'il n'eſt point de légere démarche pour une femme qui n'eſt plus maitreſſe de ſon cœur, & qui eſt liée par un engagement ſacré dont la fin n'eſt ſouvent que le terme de la vie. L'épouſe de Fayel étoit donc renfermée dans un de ces châteaux dont nous avons parlé, comme dans une eſpèce de tombeau, loin de toute ſociété, expoſée aux fureurs outrageantes d'un mari qui aimoit comme les autres hommes haïſſent. Couci vint à ſavoir tous les mauvais traitements qu'elle eſſuyoit; il apprit encore qu'il en étoit la principale cauſe, que c'étoit par rapport à lui que Gabrielle ſubiſſoit une auſſi rigoureuſe captivité; il aimoit, & il connoiſſoit toute la délicateſſe, tous les ſacrifices dont eſt ſuſceptible le véritable amour; il réſolut de s'immoler plutôt cent fois, que de coûter

une seule larme à une femme qui lui devenoit tous les jours plus chere; il saisit une occasion qui vint s'offrir à sa valeur.

On connoît le grand ressort de ces tems, qui produisit tant d'effets singuliers, & en même-tems si funestes aux trois quarts de l'Europe. La fureur des croisades, car c'étoit une des maladies de l'esprit de ce siécle, ne s'étoit point rallentie; le mauvais succès des autres entreprises de ce genre, n'avoit pu affaiblir ce malheureux enthousiasme. Saladin, un des plus grands hommes qui aient commandé, s'étoit emparé de Jérusalem, après en avoir défait & pris le dernier souverain, que l'on nommoit Guy de Lusignan. Cette perte avoit entraîné celle de la plupart des autres possessions des chrétiens dans ces contrées : il ne leur étoit resté que trois villes, Anthioche, Tripoli, & Tyr. Le pape Urbain III, à cette nouvelle, avoit succombé au chagrin : Henri roi d'Angleterre en fut pénétré de douleur; Philippe-Auguste conçut quelques années après le dessein de venger la chrétienté; il fit donc proclamer une nouvelle croisade; le successeur de Henri entra avec chaleur dans les vues du monarque Nouvelle croisade.

Digitized by Google

Français; ces deux princes ſuſpendirent leurs démêlés particuliers, & ſe réunirent pour aller combattre les infideles. Ptolémaïs, autrement Acre, ou St. Jean d'Acre, étoit un port conſidérable, également néceſſaire, & aux chrétiens pour conſerver les places qui leur appartenoient encore, & à leurs ennemis pour aſſurer la communication de l'Égypte avec la Syrie; il y avoit près de deux années que Luſignan en faiſoit le blocus, & qu'il ſe conſumoit en efforts, juſqu'alors peu favoriſés de la fortune; ce fut par la priſe de ce port que les deux rois réſolurent de commencer leurs conquêtes.

Couci part pour la Terre Sainte après avoir écrit à Gabrielle.

Couci fit remettre à Gabrielle une longue lettre trempée de ſes larmes & où il lui rappelloit tous les détails de ſa paſſion également innocente & malheureuſe; il s'arracha enſuite de ſon château, & courut accompagner ſon maître à ſa nouvelle expédition.

Le ſiége d'Acre fut pouſſé avec vigueur. La vie étoit devenue inſuportable à Couci; il aimoit toujours Gabrielle avec tranſport, & la voyoit dans les bras d'un autre; l'eſpérance même qui eſt la derniere reſſource des infortunés ne pouvoit lui en

Digitized by Google

impoſer ; il ne cherchoit donc qu'à ſe délivrer du fardeau de douleurs qui l'accabloit ; il fit des prodiges de bravoure ; enfin au moment que la place allait ſe rendre, Couci reçut une bleſſure qui fut jugée mortelle. Notre jeune héros vit approcher le dernier inſtant avec toute l'intrépidité du guerrier, & toute la réſignation du chrétien ; il eut le tems de mettre ordre à ſes affaires, & de pourvoir même à ſa ſépulture. Quand il eut ſatisfait à ces devoirs, il ne s'occupa plus que de ſon amour & de celle qui en étoit l'objet ; il chargea ſon écuyer que quelques hiſtoriens appellent Beaudilier, & d'autres Monlac, d'une lettre pour la dame de Fayel ; cet écrit renfermoit les ſentimens de l'amour le plus vertueux : Couci diſoit à ſa maitreſſe qu'il mouroit content, puiſqu'il ne pouvoit vivre pour elle ; il prenoit le Ciel à témoin que ſa tendreſſe avoit toujours été auſſi pure que vive ; il ajoutoit qu'il expiroit avec la ferme croyance que de pareils ſentiments n'offenſoient ni la vertu ni la religion ; il finiſſoit cet écrit par ſupplier Gabrielle

Couci eſt bleſſé à mort au ſiége d'Acre.

Nouvelle lettre qu'il écrit à ſa maitreſſe.

A ſa ſépulture. Il ordonna qu'on tranſportât ſon corps à l'Abbaye de Foigny.

Digitized by Google

de vouloir bien conſerver le don que ſon écuyer lui remettroit de ſa part, & d'accepter l'hommage de ſes derniers ſoupirs.

Couci renvoye à Gabrielle un cordon de cheveux & de perles dont elle lui avoit fait préſent, & il ordonne à ſon écuyer de lui porter ſon cœur.

Couci joignit à ce billet un cordon de cheveux & de perles, préſent qu'il avoit reçu de Gabrielle, & qu'il lui renvoyoit. Il n'en reſta pas à ces témoignages d'un amour qui méritoit un meilleur ſort: il fit promettre à ſon écuyer qu'auſſitôt qu'il auroit rendu l'ame, ſon cœur ſeroit embaumé, renfermé dans une boëte d'or & porté à ſa maîtreſſe; l'écuyer jura de remplir ſes volontés; ſon maître qui comptoit ſur ſa parole, ſe tourna entierement vers Dieu, & mourut dans les ſentiments de la plus haute piété.

On voit dans cette mort le caractere parfait de nos anciens chevaliers qui allioient l'amour de Dieu avec *l'amour de leurs Dames*, & qui étoient éloignés d'imaginer que cette bigarure fût une profanation aux yeux de la divinité.

L'écuyer qui n'ignoroit pas toute la rigueur des loix de la chevalerie, ſe fit un point d'honneur d'exécuter les ordres de Couci; il ſe mit en chemin chargé du précieux dépôt; arrivé près du

Digitized by Google

château de Fayel, il se consulta sur les moyens d'entrer & d'arriver jusqu'à Gabrielle, sans être apperçu du mari. Le sort, qui semble prendre plaisir surtout à déconcerter les projets des amants, voulut que le jaloux Fayel rencontrât l'écuyer dans son parc; il le connaissoit, & sa défiance crut bien-tôt avoir découvert ce qu'il cherchoit lui-même quelquefois à se dissimuler; l'écuyer fait résistance: Fayel, aidé de ses officiers, s'en empare, le menace, lui arrache en un mot la vérité, se saisit de la lettre, du cordon de cheveux, & du cœur, & poignarde lui-même de sa propre main le fidèle serviteur de Couci. Alors l'époux furieux n'est plus incertain sur les sentiments de sa femme; il voit qu'il n'est point aimé, & aussi-tôt il médite une vengeance infernale, dont l'histoire peut être ne nous avoit pas encore offert d'exemples; il ordonne qu'on hache le cœur de Couci & qu'il soit mêlé avec d'autres viandes; le mets est présenté à la dame de Fayel qui contre sa coutume mangea plus qu'à l'ordinaire. Le départ de Couci & les emportements continuels de son mari l'avoient pénétré d'une douleur profonde, dégénérée en langueur. A peine a-t-elle quitté la table que son

L'écuyer rencontré & tué par Fayel qui se saisit de la lettre, du cordon de cheveux, & du cœur.

Le barbare Fayel fait servir ce cœur haché avec d'autres viandes à Gabrielle.

bourreau lui demande, avec un air de cruauté satisfaite, comment elle a trouvé le plat qu'on lui avoit servi: cette malheureuse femme répond qu'il lui avoit fait quelque plaisir; je n'en suis pas étonné, s'écrie le barbare, tu as mangé le cœur de Couci; il est dans le tien: ces mots sont une énigme pour Gabrielle: il lui présente la lettre, le cordon de cheveux, &c. toute l'atrocité de la vengeance de Fayel est dévoilée aux yeux de cette infortunée. Je me servirai de l'ancien langage pour n'altérer rien de sa réponse dont la naïveté est pleine de sentiment. » *Il est vrai, monsieur, que j'ai beaucoup* » *aimé ce Couci qui méritoit de l'être, puisqu'il n'y* » *en eut jamais de plus généreux, & puisque j'ai* » *mangé d'une viande si noble & que mon estomach est* » *le tombeau d'une chose si précieuse, je me garderai* » *bien d'en mêler d'autre avec celle-là.*

Fayel apprend à sa femme qu'elle a mangé le cœur de son amant. Réponse de cette infortunée.

Mort de Gabrielle.

Gabrielle, après ce peu de mots, ne parla plus; elle courut s'enfermer dans son appartement, refusa obstinément toute espèce de nourriture pendant quatre jours qu'elle vécut encore, & fut trouvée étendue sur la terre, & morte dans les sanglots & dans les larmes.

Digitized by Google

La Croix du Maine, le président Fauchet, Melle. de Luſſan, ont conſacré dans leurs ouvrages, cette hiſtoire à la fois ſi touchante & ſi horrible; Melle. de Luſſan ſur-tout lui a prêté les graces attendriſſantes du roman; ſi elle eût eu quelque idée du *genre ſombre*, elle auroit tiré un bien autre parti de cette anecdote, en y jettant tout l'intérêt qui reſulte du pathétique & terrible réunis. Nous avons des écrivains qui révoquent ce fait en doute; Duchesne, dans ſon hiſtoire de la maiſon de Couci, n'en fait aucune mention. Ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt qu'elle eſt très-vraiſemblable, graces aux excès monſtrueux de barbarie, où ſe laiſſoit emporter une foule de petits deſpotes ſubalternes qui déſoloient la France; il y en a eu qui pour des haines particulieres, ont brûlé des châteaux, ont fait

Ecrivains qui citent cette anecdote que d'autres rejettent.

La Croix du Maine. Je ne connoiſſois pas ces écrivains, quand je conçus le deſſein de faire une tragédie du ſujet de FAYEL; j'étois fort jeune; la Romance ſi attendriſſante de Gabrielle de Vergi me tomba entre les mains : c'eſt donc à ce petit ouvrage que je ſuis redevable de l'impreſſion qu'excita en moi cette anecdote.

Je ne me juſtifierai pas ſur les altérations de la vérité, ſur les anacroniſmes; je l'ai déja dit, ce n'eſt pas une hiſtoire que j'ai eu le projet de compoſer, c'eſt une tragédie: heureux ſi l'on n'avoit pas d'autres reproches à me faire!

Digitized by Google

des prisonniers & les ont égorgés eux-mêmes de sang-froid ; d'autres s'emparoient à force ouverte d'une femme dont ils étoient devenus amoureux, ou d'une fille que les parents leur avoient refusé en mariage ; les malheureux serfs étoient les jouets & les victimes du caprice de ces tyrans féodaux. Voilà pourtant le gouvernement que le comte de Boulainvilliers s'avisoit de regretter ! Qu'on juge par ces horreurs si un corps de monarchie n'est pas préférable à toutes ces autorités divisées, & subdivisées. Connoissons bien notre bonheur & n'allons pas demander au Ciel une autre législation.



63645390

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google



Digitized by Google